

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE: La Communion quotidienne	29	LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE	50
L'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice en 1909	32	Pèlerinage Spirituel	50
Trésor Spirituel	33	Grâces et faveurs	50
Nouveaux développements au Décret du 24 juillet 1907, déclarant Vénérable Dom Bosco	34	CHRONIQUE SALÉSIENNE: Guernesey: <i>Compte-rendu de l'Œuvre Salésienne de « La Chaumière » durant l'année 1909</i>	52
La Clé du Bonheur ou l'Ascétisme chrétien	41	Variétés: Le Pèlerinage du Basque	53
Bibliographie	42	Vie du Serviteur de Dieu, Dominique Savio, élève du Vén D. Bosco	54
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: <i>Équateur</i> , Étude ethnographique sur la peuplade des Jivaros	43	Coopérateurs défunts	55

LA COMMUNION QUOTIDIENNE

C'EST comme un nouvel ordre de choses que Sa Sainteté Pie X semblait inaugurer quand, par son décret du 20 décembre 1905, il exhortait les fidèles de l'Église universelle non seulement à communier fréquemment mais encore à faire la communion de tous les jours. La proposition de ce généreux idéal ne fut pas sans causer quelque étonnement. Ce n'était cependant qu'un retour aux pratiques de la primitive Eglise, retour mille fois béni qui faisait dire il y a deux ans au Cardinal Vivès:

« Le décret *Sacra Tridentina Synodus* remplit de joie l'Église militante, souffrante et triomphante, et de rage l'enfer. — De ce document j'oserai dire, sans crainte de me tromper, que depuis le Concile de Trente et les révélations du Sacré Cœur de Jésus à la Bienheureuse

Marguerite-Marie Alacoque, il est la plus grande miséricorde du Sauveur pour notre mère la sainte Église. »

Nous voici donc en face d'une innovation, si l'on veut, mais d'une innovation sanctionnée par la plus haute autorité dans l'Église. Rome a parlé. Le mot d'ordre est donné: nous devons nous rapprocher la plus possible de ce but proposé à notre générosité: la communion quotidienne, à laquelle nous conviait notre Vénérable Fondateur et Père. Y tendons-nous?

La *volonté du Souverain Pontife* devrait suffire pour des fidèles « attachés à la foi de Jésus-Christ et soumis à la direction de l'Église. » Et cependant, bien chers Coopérateurs et lecteurs, combien de chrétiens et de chrétiennes n'ont pas encore adhéré au décret ni d'esprit ni de cœur! Pour donner cette

adhésion franche, pleine et entière aux intentions du Vicaire de Jésus-Christ, beaucoup de fidèles ont donc besoin qu'on leur mette sous les yeux, et en pleine lumière, les raisons qui l'ont déterminé à nous pousser à la *Commun-ion quotidienne*. C'est l'objet des triduums eucharistiques et des ouvrages qui traitent de cette matière.

Pour nous, nous croyons, avec le P. Jules Lintelo, S. J., qu'il « importe avant tout de bien comprendre quelle est l'autorité du décret sur la communion et avec quelle insistance Pie X ne cesse d'en poursuivre l'exécution. » Nous ne saurions mieux faire que de reproduire textuellement ici ce qu'en a dit le célèbre écrivain-apôtre de la communion dans un récent ouvrage (1). Ce sont des raisons accumulées sans apprêts de style, il est vrai ; mais par leur nombre et leur force, elles ne peuvent manquer de persuader les esprits sincères et droits.

« Le décret de la S. Congrégation du Concile sur la communion quotidienne, ayant été solennellement publié par ordre du Souverain Pontife, est un acte législatif porté par le législateur universel, et toute l'Église est tenue d'y obéir. Tout enseignement contraire à ce qu'il affirme être celui de l'Église sur la pratique de la communion quotidienne doit être rétracté et se taire désormais ; toute coutume contraire à ce qu'il ordonne de faire doit cesser » (2).

Déclaration du cardinal Vincent Vanutelli, signataire du décret et légat du Pape, à l'ouverture du Congrès Eucharistique de Tournai, le 16 août 1906 :

« C'est l'autorité compétente qui parle sur la fréquentation de la Table sainte, en mettant un terme à toute dispute sur ce point. Ce grand acte pontifical,

si mûrement étudié et si opportunément promulgué, est *doctrinal* et *disciplinaire* tout ensemble. »

Dans ces conditions, les théologiens déclarent que les catholiques sont obligés en conscience de donner au décret une adhésion intérieure, intellectuelle, bien que ce décret ne constitue pas un jugement définitif de soi irréfutable. Lui refuser son adhésion, serait pécher par témérité » (1). Sinon l'infaillibilité, du moins l'*autorité* a parlé.

Aussi le cardinal proclame-t-il hautement le devoir de tous : « Vous tous, illustres membres de l'épiscopat, chefs d'ordre, présidents d'œuvres, prêtres, religieux, laïques, catholiques ici présents, vous avez bien compris, — je le constate avec bonheur — le devoir du congrès qui, le premier se réunit après la promulgation de ce décret. Ce devoir, c'est donc bien d'en prendre acte avec reconnaissance, de le saluer avec respect, de l'acclamer avec enthousiasme, et d'en faire pour l'avenir, *le mot d'ordre inscrit sur notre drapeau pour la propagande du bien*, le symbole du plein accord qui doit désormais régner entre tous les catholiques.

« Le décret du 20 décembre est en effet comme l'*arc-en-ciel* apparu au firmament de l'Église, pour annoncer que la bourrasque est passée et que le Cœur de Jésus, du Roi pacifique de l'Eucharistie, reprend sans entrave son empire d'amour sur les âmes, comme le soleil de la nature répand librement sa lumière et ses ardeurs après la tourmente.

En deux ans les décrets ou réponses se succèdent, pressés, pressants et précis, comme des coups de marteau, et ponctués par une volonté inébranlablement décidée à poursuivre le but. En voici l'énumération.

30 mai 1905. À la veille du congrès

(1) Triduums eucharistiques et instructions sur la communion quotidienne d'après les décrets de S. S. Pie X, par le Père Jules Lintelo, S. J. — Chez Casterman, Tournai, Belgique. Prix : 1 franc.

(2) Tesnière, *Commentaire*, p. 16.

(1) Choupin S. I. — *Études*, 5 août 1907, p. 415.

eucharistique de Côme, Pie X indulgencia une « Prière pour la diffusion du pieux usage de la communion quotidienne » dont le texte fut publié et distribué le dernier jour du congrès (1).

4 juin 1905. Le Saint Père voulut clore lui-même le congrès eucharistique de Rome. De l'allocution qu'il prononça nous détachons ce passage : « Je vous prie et vous conjure tous de recommander aux fidèles de s'approcher du divin Sacrement. Et je m'adresse spécialement à vous, mes chers fils dans le sacerdoce, afin que Jésus, le plus grand des trésors du Paradis, le plus grand des biens qu'ait jamais possédés l'humanité désolée, ne soit pas abandonné d'une manière aussi injurieuse et aussi ingrate. »

20 décembre 1905. Décret sur la réception quotidienne de la sainte Eucharistie. C'est le plus important. Nos chers Coopérateurs peuvent en lire le texte complet dans le *Bulletin salésien* d'avril 1906, p. 94 et suivantes...

14 février 1906. Ceux qui communient au moins cinq fois par semaine pourront gagner les indulgences plénières, même en ne se confessant que tous les quinze jours ou tous les mois ou même moins souvent. Il n'y a pas de limitation dans le décret.

11 août 1906. Le Bref *Romanorum Pontificum* approuve et enrichit d'indulgences et de privilèges extraordinaires, la *Ligue sacerdotale eucharistique*, ayant pour fin spéciale « d'amener les fidèles à l'usage quotidien ou fréquent de la sainte Eucharistie.

Par une faveur sans exemple, les confesseurs inscrits dans cette ligue peuvent faire gagner, une fois par semaine, une *Indulgence plénière* aux pénitents qui ont coutume de commu-

nier tous les jours ou presque tous les jours.

16 août 1906. Le Cardinal Vincent Vannutelli, délégué par le Pape, proclamait à Tournai que le grand acte pontifical était « le fruit, la victoire, le triomphe des congrès eucharistiques » et qu'il devait servir de guide à leurs travaux.

15 septembre 1906. Le décret du 20 décembre 1905 doit s'entendre non seulement des grandes personnes ou des jeunes gens, mais encore des enfants, dès qu'ils ont fait leur première communion, selon les règles du catéchisme romain. Ce catéchisme permet de la faire dès que la discrétion est suffisante.

7 décembre 1906. Les malades qui gardent le lit depuis un mois, sans espoir certain de prompt convalescence, peuvent recevoir la sainte Eucharistie, même s'ils ont pris quelque chose depuis minuit *par manière de breuvage*; et cela une ou deux fois par semaine, si l'on a le Saint-Sacrement dans la maison; sinon une ou deux fois par mois. (Il a été expliqué que chocolat, tapioca, semoule, soupe de pain pulvérisé, étaient compris dans l'expression *par manière de breuvage*.)

25 mars 1907. Le précédent décret est étendu à ceux qui, tout en étant gravement malades, se lèvent plusieurs fois par jour.

10 avril 1907. Les évêques sont engagés à faire célébrer, chaque année, dans leur cathédrale, un triduum spécial pour exhorter à la communion fréquente. Dans les paroisses on pourra se contenter d'un jour. Des indulgences sont accordées pour ces exercices.

8 mai 1907. Permission générale de donner la communion dans les oratoires privés à tous ceux qui assistent à la messe, excepté la communion pascale et le viatique.

14 juillet 1907. Bref déléguant en-

(1) Deux autres prières pour demander la propagation de la communion fréquente ont été indulgenciées par S. S. Pie X, une, le 26 juin 1906, à Jésus au T. S. Sacrement; l'autre, le 26 janvier 1907, à Notre Dame du T. S. Sacrement,

core le Cardinal Vincent Vannutelli au Congrès eucharistique de Metz, consacré tout entier à la Communion. « C'est bien là, disait le bref *« le chemin le plus court pour procurer le salut de chaque homme en particulier, aussi bien que celui de la société. »* Et le Cardinal, en clôturant ce congrès, le félicitait d'avoir été « l'écho fidèle docile et sans réserve du décret sur la communion quotidienne. »

Voilà comment, durant seulement les quatre premières années de son Pontificat, S. S. le Pape Pie X a multiplié

les actes pour faire comprendre au monde catholique que — suivant une expression de la lettre à son légat pour le Congrès de Metz — « le centre de la vie chrétienne, et, pour ainsi dire, l'âme de l'Eglise, se trouve dans l'Eucharistie. »

Bien chers Coopérateurs et lecteurs, il est de notre intérêt le plus grand d'écouter la voix du Vicaire de Jésus-Christ. À nous de nous approcher souvent et pieusement de la Sainte Table pour nous nourrir du véritable Pain de vie, de la Sainte Eucharistie.



L'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice

en 1909



LE 14 juin 1874, le Vénérable Dom Bosco, président à l'installation de la première Supérieure Générale de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, raconta comment, en 1871, dans une audience particulière que lui avait accordée Pie IX, il avait exposé au Vicaire de Jésus Christ le dessein qu'il avait d'établir un pieux Institut de femmes et l'avait supplié de lui donner sa précieuse opinion sur ce projet. Le vénéré Pontife l'écouta avec la plus paternelle bienveillance et lui répondit qu'il lui ferait connaître son avis. Notre Vénérable Père étant retourné près du Saint-Père, celui-ci ne l'eut pas plutôt vu qu'il lui dit :

« J'ai réfléchi sur votre dessein de fonder une Société de Religieuses, et il m'a paru qu'elle serait pour la plus grande gloire de Dieu et le meilleur avantage des âmes. En conséquence, mon avis est que le but principal de ces Religieuses soit de faire pour

l'instruction et l'éducation des filles, ce que les membres de la Société de S. François de Sales font dans l'intérêt des garçons ».

Que l'immortel Pontife — dont on commence actuellement le Procès ordinaire sur la vie, les vertus, le renom de sainteté et les miracles, en vue de l'introduction de sa Cause de Béatification et de Canonisation — ait dit la vérité, à savoir que l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice devait vraiment servir à la plus grande gloire de Dieu et au meilleur avantage des âmes, nous en avons l'éloquente preuve dans les fruits salutaires que cet Institut produit, et dans le grand développement qu'il prend d'année en année.

Voici en effet les nouvelles œuvres auxquelles se sont consacrées, durant l'année écoulée, les Filles de Marie Auxiliatrice :

En Italie :

A *Borgosesia* et à *Gravellona Toce*, (province de Novare), à *Vignole Borbera* (pro-

vince d'Alexandrie) et à *Cavorago* (province de Côme), elles ont accepté la direction d'autant de « Maison ouvrières », aux vastes locaux capables de recevoir des centaines et des centaines de jeunes filles qui, en même temps qu'elles y trouvent le confortable pour le corps, peuvent largement puiser aux sources de la piété et de l'instruction religieuse la force morale pour être de bonnes ouvrières et des chrétiennes exemplaires.

A *Fubine*, (province d'Alexandrie), elles ont aussi pris la direction d'un nouvel Asile, fondé par la Comtesse Bricherasio, en mémoire de son fils.

A l'*Arenella*, près Palerme, grâce au généreux dévouement d'une noble et charitable demoiselle, elles ont pu ouvrir une Maison d'éducation, un Asile, des Écoles populaires et un Ouvroir.

A *Villacidro* en Sardaigne, c'est l'ouverture d'un Asile, d'un Ouvroir et d'un Patronage.

Hors de l'Italie :

A *Flozzé*, (Belgique), les Filles de Marie Auxiliatrice ont établi un Asile déjà florissant.

De nouvelles Écoles avec Ouvroir et Patronage ont été ouvertes à *Nichteroy* (Brésil).

A *Ladario*, également dans le Brésil, grâce à la généreuse initiative des Coopérateurs et Coopératrices, elles ont établi un pensionnat et un demi-pensionnat avec Patronage.

Ouverture à *Chia* (Colombie), d'un Externat avec Écoles, Ouvroir et Patronage.

A San-Salvador (centre Amérique), elles ont pris la direction d'une nouvelle maison avec les trois sections si importantes de l'Asile, des Écoles primaires et d'un Ouvroir.

Enfin, à *Trelew* (Chubut Argentine), elles dirigent un nouvel Établissement pour internes et externes avec toutes sections dépendantes.

*
**

Outre ces nouvelles fondations, les Filles de Marie Auxiliatrice ont conduit à bonne

fin ou commencé d'autres œuvres d'agrandissement près de fondations déjà existantes.

C'est ainsi qu'à *Turin*, désireuses de faire plus de bien aux nombreuses enfants du peuple qui fréquentent leur Patronage, elles ont ouvert dans les anciens locaux, hélas ! trop étroits, un cours de classes populaires du soir, de couture, de coupe, de dessin, de broderie, de repassage et de cuisine, sans parler du chant, de la musique et de la littérature. Des leçons de religion sont faites chaque semaine, et des conférences périodiques d'hygiène et de culture sociale sont assidûment suivies par une centaine et plus de jeunes filles.

Que la Vierge Auxiliatrice dont notre Vénérable Fondateur a voulu donner le nom à cet Institut providentiel, continue à le tenir sous sa puissante protection et à le combler visiblement, comme par le passé, de ses bénédictions les plus choisies !



TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLENIÈRE :

chaque mois :

- 1) un jour dans le mois, à leur choix :
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort* ;
- 3) le jour où il assisteront à la conférence mensuelle,

du 1^{er} février au 1^{er} mars :

2 février : Fête de la Purification de la Très Sainte Vierge.

22 février : La Chaire de S. Pierre à Antioche.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

La Pieuse Société Salésienne

Et afin que l'Œuvre organisée au bénéfice de la jeunesse ne vint pas à disparaître avec les temps, mais plutôt qu'elle durât d'une manière stable et que même elle persévérât, ayant pris conseil d'hommes prudents et en particulier de D. Cafasso, après que le Pontife Romain Pie IX lui eut donné, de vive voix, sa haute approbation, le Serviteur de Dieu fonda à Turin, en 1859, la Société Salésienne qu'en vertu d'un vote unanime du Chapitre, il dirigea avec le titre de Recteur Majeur. Cette Société qui va se développant de jour en jour, et qui s'étend de plus en plus, a été, en 1864, louée et recommandée par le Siège Apostolique et, en 1869, approuvée et confirmée par un décret en date du 1.er mars....

II.

Son but.

LE but général des Maisons de la Pieuse Société est de faire du bien et de venir en aide au prochain, spécialement par l'éducation de la jeunesse en la formant pendant les années les plus dangereuses, en l'instruisant dans les sciences et les arts, et en l'acheminant vers la pratique de la religion et de la vertu.

La Pieuse Société ne se refuse à aucune classe de personnes, mais elle préfère s'occuper de la classe moyenne et de la classe pauvre, ces deux classes ayant un plus grand besoin de secours et d'assistance.

Parmi les jeunes gens et enfants des villes et des campagnes, il y en a un grand nombre qui se trouvent dans des conditions telles qu'on ne peut venir moralement à leur secours sans les aider matériellement. Beaucoup, déjà avancés en âge, orphelins ou privés d'assistance, parce que leurs parents ne peuvent pas ou ne veulent pas s'occuper d'eux, sans profession, sans instruction, sont exposés à tous les dangers d'un avenir bien triste, s'ils ne trouvent pas qui les recueille et les dirige vers le travail, l'ordre, la religion. C'est à ces enfants et jeunes gens que la Pieuse Société de S. François de Sales ouvre ses Établissements, Oratoires et Écoles, tout particulièrement dans les centres plus peuplés, où le besoin se fait plus durement sentir (2).

(1) Voir *Bulletin* d'avril 1909 et suivants.

(2) Règlement pour les Maisons de la Société de S. François de Sales, Partie II, Chap. I.

§ I.

Les Patronages

ou l'Œuvre première des Œuvres de D. Bosco

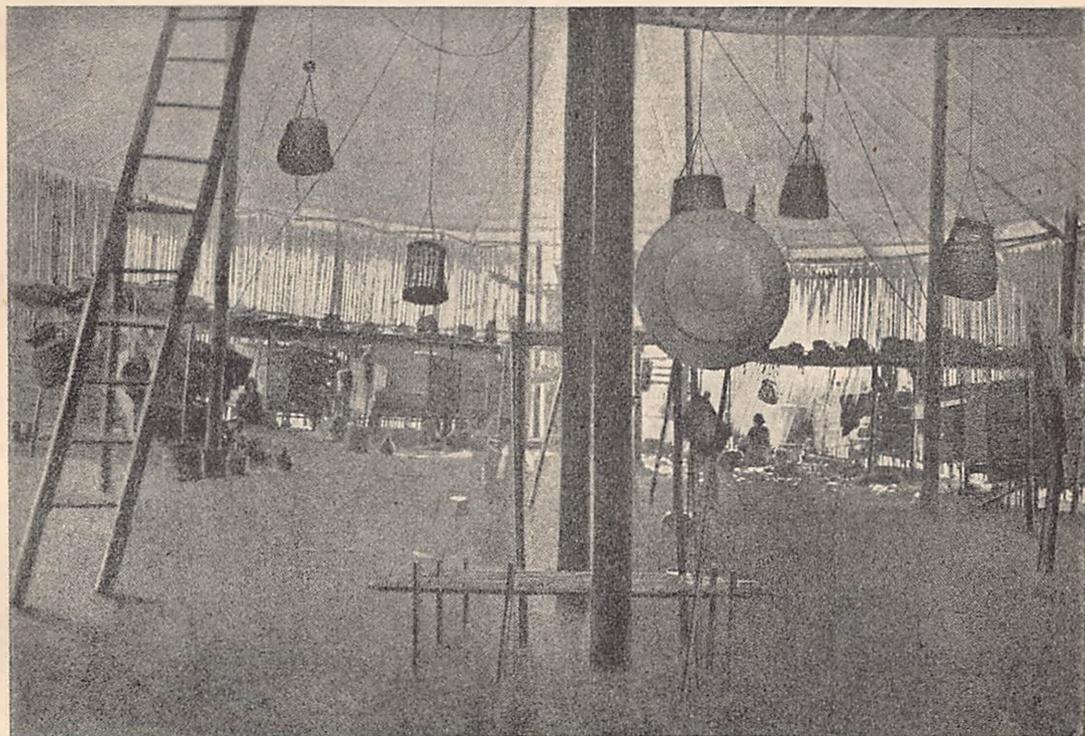
Dom Bosco enseigna toujours, à tous les moments de son existence, par son exemple, par sa parole et ses écrits, et il enseigna spécialement les pauvres, les ignorants, les petits; mais le premier et principal moyen d'éducation dont il usa, fut le Patronage. De même que l'on a dit que la famille est le berceau de l'ordre social, ainsi le Patronage fut le vrai berceau de l'Œuvre Salésienne.

« Ces paroles du Saint Évangile: *Ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum* (1), qui nous font connaître que c'est le Divin Sauveur qui est venu du ciel sur la terre pour rassembler tous les enfants de Dieu dispersés dans tout l'univers, il me paraît — écrivait D. Bosco dans les premières années de son sacerdoce — qu'elles se peuvent appliquer à la lettre à la jeunesse de nos jours. Cette portion, la plus délicate et la plus précieuse de la société humaine, sur laquelle se fondent les espérances d'un avenir heureux, n'est pas par elle-même d'un caractère pervers. Si l'on parvient à surmonter la négligence des parents, l'oisiveté, la société des mauvais compagnons par qui ils sont plus spécialement dominés aux jours de fête, il est très facile d'insinuer dans leurs cœurs si tendres, les principes d'ordre, de moralité, de respect et de religion; car s'il arrive parfois qu'ils sont déjà gangrenés à cet âge, c'est bien plutôt par étourderie que par méchanceté consommée. Ces jeunes gens ont vraiment besoin d'une main secourable qui prenne soin d'eux, les dirige vers la vertu et les éloigne du vice. La difficulté consiste à trouver le moyen de les réunir, de pouvoir leur parler, de les moraliser.... Ce fut là la mission du Fils de Dieu, et notre sainte Religion seule peut y parvenir, cette Religion, qui est éternelle et immuable en soi, qui fut toujours et sera en tous temps la maîtresse des hommes *contient une loi d'une telle perfection qu'elle sait se plier aux besoins des temps et s'adapter au caractère si différent de tous les hommes*. Or, les Patronages comptent parmi les premiers entre tous les moyens propres à répandre le sentiment et l'esprit de religion dans des cœurs incultes et

abandonnés... Quand je m'adonnai à cette partie du saint Ministère, je résolus de consacrer toutes mes fatigues à la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes, je résolus de m'employer à former de bons citoyens sur cette terre, pour qu'ils deviennent un jour de dignes habitants du ciel ».

D. Bosco commença son premier Patronage par une leçon de Catéchisme à un seul enfant, le 8 décembre 1841; mais, le dimanche suivant, il y en avait six; le 2 février 1842, une vingtaine, et bientôt on atteignait presque la centaine. Et

partie de ces enfants, et comprenant les exigences naturelles propres au jeune âge, il adjoignit aussitôt aux pratiques de piété les plus tendres sollicitudes pour tous leurs besoins et leurs désirs. Dès le premier instant il leur consacra sa protection toute paternelle, visitant les uns sur les chantiers, procurant aux autres un métier, donnant à ceux-ci de quoi se couvrir, à ceux-là de quoi rassasier leur faim, et laissant ouverte à tous, durant tous les jours de la semaine, la porte de sa chambre. Et en même temps, tout en étant très large sous le rapport des divertis-



ÉQUATEUR — Missions Salésiennes - La famille de Ramón Fuá.

il n'avait pas où les réunir! Dès qu'il put trouver un endroit quelconque, malgré les continuel changements de résidence et les plus formidables oppositions, la petite troupe ne cessa d'augmenter: en 1845, les Patronnés arrivaient au nombre de deux cents et même de trois cents. Au printemps de 1846, et bien que D. Bosco fut réduit à les rassembler dans un pré du Valdocco, les jeunes gens dépassaient le chiffre de 400.

Quel attrait attirait tant d'enfants du peuple autour de Dom Bosco? Sa charité qui était continue et surhumaine, que tous les yeux pouvaient constater et que tous les cœurs pouvaient comprendre. Le jeune prêtre ne se borna pas à les instruire dans la religion; tout ému à la vue des besoins matériels où il apercevait la plus grande

sements et des promenades, il commençait encore à enseigner les premiers éléments de la lecture et de l'écriture aux illettrés; il établissait une classe de chant, et dès qu'il le put, (c'est-à-dire, pendant l'hiver 1845-46), il ouvrit dans trois misérables chambrettes qu'il avait louées dans la maison Moretta, ces *classes du soir* de lecture et d'écriture qui furent les premières ouvertes en Italie et qui se sont depuis développées un peu partout. Quand il a ensuite sa demeure fixe au Valdocco, il se donne avec toute l'ardeur de son âme apostolique à mieux organiser l'instruction religieuse et littéraire de ses protégés. Et voilà qu'en 1847, il établit, pour stimuler et exciter à la vertu, la première Compagnie du Patronage qu'il veut appeler Compagnie de

S. Louis. De cette Association tiennent immédiatement à faire partie, comme membres honoraires, non seulement d'illustres ecclésiastiques, comme le P. Rosmini, Mgr. l'Archevêque Franzoni, le Nonce Apostolique Antonucci, le Card. Antonelli, et le Pape Pie IX lui-même, mais encore d'illustres laïques, tels que le Marquis Gustave et le Comte Camille Cavour. C'est encore en cette même année, qui est à proprement parler celle de la fondation, qu'eut lieu un examen solennel ou mieux un *tournoi catéchistique*, entre les élèves de l'école du dimanche sur le catéchisme, l'Histoire Sainte et sa géographie; un grand nombre de personnes qui assistèrent à cette véritable nouveauté en restèrent tout émerveillés, et M. Joseph Rayneri, célèbre professeur de pédagogie à l'Université Royale, tout enthousiasmé, répéta à plusieurs reprises à ses élèves: « *Si vous voulez voir la pédagogie admirablement mise en pratique, allez à l'Oratoire de Saint François de Sales et observez ce que D. Bosco y fait* ». A ce tournoi succéda, quelques jours après, un concours auquel prirent part les 300 élèves des classes du soir, devant une Commission choisie par la Municipalité et présidée par le Commandeur J. Dupré, et le résultat de cette épreuve fut si brillant que la Municipalité décida d'inscrire à son budget un subside annuel de 300 fr. « à l'effet de payer la lumière à ces classes du soir faites au profit du peuple », et ce subside fut continué jusqu'en 1878.

Un autre besoin des plus graves se manifesta encore en cette année 1847, et il exigeait que l'on y remédiât d'urgence. « Beaucoup d'enfants de Turin et d'autres lieux — a écrit D. Bosco — étaient pleins de bonne volonté pour mener une vie vraiment morale et laborieuse, mais, invités à la commencer, ils avaient pour habitude de répondre qu'ils n'avaient ni pain, ni habits, ni logement où se retirer au moins pour quelque temps ». Pour en loger quelques uns qui le soir ne savaient pas où aller, le bon prêtre loua un grenier; hélas! « les uns emportèrent bien souvent les draps de lit, les autres les couvertures, et même la paille fut volée et vendue! », mais l'Institut ne tarda pas à marcher régulièrement.

Parmi tant de pauvres enfants et jeunes gens qui dès le commencement donnèrent leur confiance au Serviteur de Dieu, il y avait un grand nombre d'étudiants, et D. Bosco, en bénissant de cela le Seigneur, s'en servit pour en faire d'habiles catéchistes, et même de petits maîtres-instituteurs, pour ses nombreuses classes, mais en échange, il voulut leur consacrer spécialement *tout le jeudi*: étant exemptés ce jour-là de leurs leçons et de leurs devoirs, ils accouraient en masse au Valdocco où D. Bosco leur faisait une large distribution non seulement de bonnes pa-

roles, mais encore de répétitions, d'explications, et de conseils pour leurs études.

Vint l'année 1848 qui excita même dans la jeunesse une effervescence telle qu'elle aurait pu être dangereuse pour beaucoup d'imprudents. En ce temps, on ne pensait qu'à la guerre; les dimanches et jours de fête, les boulevards et les alentours de la ville semblaient n'être qu'une immense place d'armes; partout on ne voyait que bandes d'enfants et de jeunes gens qui manœuvraient; ce qui ajoutait encore à l'enthousiasme des jeunes, c'était les exercices et les défilés des gardes nationaux, l'arrivée des prisonniers de guerre et les fêtes publiques que l'on établissait à toute nouvelle victoire. Il était moralement impossible que le Patronage du Valdocco ne se ressentît pas de cette dissipation commune. Et D. Bosco, s'inclinant devant les exigences des temps — au moins, disait-il, en ce qui n'était pas contraire à la bonne civilité et à la religion — n'hésita pas à permettre aux siens de faire, eux aussi, dans la cour du Patronage, leurs exercices; il trouva même le moyen de leur procurer une bonne quantité de fusils de bois; il introduisit également de nouveaux agrès de gymnastique, il multiplia les honnêtes représentations théâtrales déjà commencées, il ajouta aux leçons de musique vocale, celles de piano et d'harmonium, et pour un assez grand nombre, celles de musique instrumentale. Et pour qu'ils ne s'ennuyent pas aux instructions religieuses que leur continuaient régulièrement l'incomparable théologien Borel, il voulut que celles-ci fussent presque toujours faites en forme de dialogue.

La charité est industrielle, bien chers Coopérateurs, et D. Bosco n'en négligea aucune ressource pour le bien de ses enfants; voilà tout le secret des merveilles qu'il a opérées! A toutes les industries que nous avons déjà indiquées, combien d'autres nous pourrions encore ajouter. Il compose uniquement pour les enfants des livres de classes, de lecture et de piété; il fonde pour eux le journal *L'Ami de la jeunesse*; il établit toujours pour eux une *Société de Secours Mutuel*, une *Conférence de S. Vincent de Paul*; il veut que pour les étudiants le *Patronage soit ouvert* non seulement le jeudi, mais tous les jours *durant la période des grandes vacances*; il dispose que en préparation à l'accomplissement du devoir pascal, tous fassent une retraite; en un mot, à tout nouveau besoin suggéré par les temps ou requis par les conditions particulières des fils de son cœur, D. Bosco trouve la manière d'y donner satisfaction.

Il est donc évident que dans la pensée de Dom Bosco qui — et ici nous ajoutons cette autre particularité — lorsqu'il savait trouver de nouvelles recrues pour le Patronage, n'avait pas

peur de s'arrêter dans les rues, sur les places, dans les cafés et les auberges, et même de monter sur les échafaudages de maisons en construction pour dire une bonne parole à l'oreille de celui qu'il voulait gagner à lui — le Patronage doit donc être une institution toujours active et toujours moderne, c'est-à-dire, pleine d'une nouvelle vitalité en correspondance avec les besoins des jeunes gens, des temps et des lieux. Nous avons dit plus haut que le Patronage fut le berceau premier de l'Œuvre Salésienne; il est aussi aujourd'hui le berceau de l'action chrétienne, mais, pour que le Patronage soit vraiment la pépinière et le centre de toutes les Institutions Catholiques de la Jeunesse, il est aujourd'hui indispensable qu'il ait ses œuvres d'instruction et de préparation des jeunes gens à la vie qui se vit, à la vie contemporaine. Si, par le passé et dans beaucoup de Patronages on jetait son dévolu presque exclusivement sur l'instruction religieuse et les divertissement comme attraction à celle-là (et cela peut encore suffire aujourd'hui pour des enfants de 8 à 12 et 14 ans); si, dans la suite on y a introduit pour de plus grands même des cercles récréatifs et sportifs, il faut reconnaître que ces moyens ne suffisent plus à l'heure actuelle. De nouvelles institutions s'imposent, si l'on veut faire une œuvre efficace et durable. et ces institutions pleines de vitalité doivent vivre aux côtés du Patronage. Oui, *aux Associations religieuses*, qui conservent toujours la place d'honneur, aux écoles ou *cercles récréatifs et sportifs*, il faut aujourd'hui adjoindre les *Cercles d'Études*, les *Conférences sociales*, les *bibliothèques roulantes*, les *Secrétariats du Travail*, les *Bureaux de placement*, les *Caisses de prévoyances contre l'infirmité et la vieillesse*, et toutes autres institutions que requièrent les besoins particuliers des lieux et des personnes.

§ II.

Oratoires, Collèges et Etablissements d'éducation.

La première éducation devrait être celle de la famille, mais il n'arrive que trop souvent que non seulement l'activité des parents ne peut pas s'y consacrer d'une manière suffisante, mais encore que par suite de dissentiments de famille ou de perversion morale de ceux-là mêmes à qui sont confiés les enfants de par la nature, il est absolument nécessaire de soustraire ces derniers à l'abandon ou aux influences d'une action délétère corruptrice; de là la nécessité d'oratoires, collèges et autres établissements d'éducation.

« L'extension des institutions de D. Bosco — observait le cardinal Alimonda — est vraiment merveilleuse. L'Oratoire du Valdocco en en-

gendre un second; et de ces deux oratoires en surgissent d'autres et partout se répandent maisons, collèges, pensionnats, etc. Telle est la naissance entre les mains de D. Bosco, des associations. *Quand les abeilles*, avait-il dit, *deviennent trop nombreuses et que la ruche est trop étroite pour les loger toutes, elles forment des essaims qu'elles vont établir ailleurs...* Comme cela est bien juste et bien vrai! Et les enfants et les jeunes gens, ayant pris le premier pli à Turin, s'en vont comme autant d'essaims d'abeilles remplir de nouvelles ruches sur les monts, dans les plaines, le long des rivages; ils vont là où se fait sentir le besoin d'aide à la société civile... ».

Sans doute il se rencontre un peu partout des Orphelinats, des collèges, des externats, des pensionnats, des établissements d'éducation de tout genre, mais quelle est la caractéristique et la vraie raison d'être de ceux de D. Bosco?

« Dans ses maisons, dans ses pensionnats — continuait le Cardinal — qu'il y ait des apprentis des étudiants ou de jeunes clercs, il désire, il commande que dans leur conduite les jeunes gens soient dirigés de telle sorte que l'exercice du bien leur soit facile et non pénible, et que là où le moindre symptôme de mal apparaîtrait, on y porte immédiatement remède et que l'on se prémunisse contre lui avant qu'il ne se manifeste. Voilà la méthode préventive. Si cette méthode plaît à tout sage éducateur, pour lui elle est une loi absolue ». Voilà la première et si précieuse caractéristique des établissements salésiens.

De plus, l'éducation à donner devrait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se rapprocher le plus possible de l'éducation familiale. « Le collègue, le pensionnat — fait remarquer le professeur Olivi de l'Université Royale de Modène, doivent être comme la maison de famille, le directeur et ceux préposés à l'éducation doivent posséder l'intelligence et l'intuition des sollicitudes paternelles et affirmer en tous sens et d'une manière bien compréhensible leur autorité qui se dévoue toute entière à faire du bien à leurs fils spirituels; ils doivent également suppléer, en tant que cela se peut, à l'absence de la mère, ayant pour leurs élèves des sentiments de réelle tendresse et des entrailles de pitié sans bornes. Il faut que les éducateurs devinent les pensées les désirs, les goûts spéciaux des enfants et qu'ils sachent s'en servir prudemment pour leur intérêt, qu'ils arrêtent et répriment de bonne heure l'apparition des détestables semences des passions et qu'ils développent à la place les germes des vertus; de continuelles occasions se présentent pour cet exercice salutaire dans les mille incidents de la vie quotidienne de l'établissement où grandit la jeunesse ». Et précisément cette

vie de famille est un autre caractère des maisons salésiennes.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives est la place d'honneur que l'on réserve à la piété, cette magnifique conséquence du système préventif. « L'idée religieuse doit être le pivot sur lequel tourne tout l'assemblage et le mouvement éducatif, le souffle qui vivifie l'âme des éducateurs et des élèves. Les premiers surtout doivent être remplis de la pensée de Dieu, et si consumés de son amour qu'ils puissent spontanément communiquer le feu sacré aux jeunes intelligences; toutes et chacune des œuvres regardant l'instruction et la culture de l'esprit ainsi que la formation du cœur doivent refléter cette grande idée et la reproduire parmi la jeunesse.... Ce fut donc une véritable providence que cette Maison de D. Bosco à Turin, point de départ et centre où s'est concentré et d'où a rayonné la ferveur du fondateur et de ses compagnons, tous suscités par Dieu pour mettre une digue au courant malsain de l'éducation de notre époque. Cette admirable entreprise a pu conserver intact et sain le sentiment de l'éducation chrétienne à une époque où prévalaient, c'est un fait historique, toutes les conséquences du système de laïcisation de l'école, misérable produit du libéralisme.

Les Oratoires et Orphelinats accueillent ces pauvres enfants abandonnés et privés de la nourriture, de l'habillement et de l'assistance; ils sont tout d'abord et pour l'ordinaire dirigés vers un atelier pour y faire l'apprentissage d'un métier; que si, dans la suite, ils manifestent quelque espérance de vocation à l'état ecclésiastique, on les dirige alors vers les études classiques.

Les collèges sont ouverts aux enfants et jeunes gens de moyenne condition, qui désirent suivre le cours complet des études.

§ III.

Écoles professionnelles.

Ce fut en 1853 que D. Bosco, pour pourvoir à la bonne éducation et à la solide formation de ses jeunes gens, se décida à ouvrir dans son Patronage quelques classes professionnelles. D'un esprit profondément perspicace, il apercevait les dangers suspendus au-dessus des nations et la nécessité de résoudre dans le sens chrétien la grande question ouvrière. Le socialisme s'était déjà répandu dans les royaumes voisins et menaçait également l'Italie. Les partisans des doctrines erronées, pleinement convaincus que l'aveni appartenait sûrement à ceux qui sauraient s'emparer de l'esprit et du cœur de l'ouvrier, commençaient à déployer un zèle vraiment satanique pour échauffer et exalter les

masses, pour les tenir prêtes à tous les excès et surtout pour pouvoir, eux, gravir au pouvoir sur leurs épaules. Dom Bosco donc avait résolu d'empêcher pour sa part tant de désastres, et cela par le moyen de ces mêmes jeunes ouvriers, en les amenant à cette Religion qui, seule, par la charité et le sacrifice, nous rend contents de notre sort.

Fidèles à l'esprit de leur Fondateur, les Salésiens furent peut-être les premiers en Italie à organiser avec des programmes réguliers et un enseignement méthodique les écoles professionnelles, et cela alors que personne encore ne s'occupait de cette branche de l'éducation populaire, et que le Gouvernement même n'avait encore donné aucun règlement à ce sujet.

Dans nos écoles les jeunes élèves, en plus de *l'enseignement théorique et de l'exercice pratique de leur art ou de leur métier*, auquel ils se livrent avec un programme et un horaire bien déterminés, n'ont pas moins de trois heures d'école et d'études pour s'appliquer aux notions de leur langue, de la géographie, de l'histoire, de l'arithmétique, comme aussi du dessin, de la comptabilité, de la langue française, de la politesse, de l'hygiène, de la sociologie et de la religion. Ces différents cours sont répartis de la manière la plus rationnelle entre les différentes classes, car le but des écoles professionnelles salésiennes est de former des ouvriers non seulement honnêtes et passionnés pour le travail, mais encore des ouvriers habiles et intelligents.

§ IV.

Écoles et Colonies Agricoles.

Tous les moralistes sincères et les économistes sérieux s'accordent pour dire que l'abandon de la vie des champs et la désertion des campagnes est un grand fléau pour la société moderne, un vrai péril qui menace la production de la richesse publique, c'est-à-dire, la vie sociale et familiale, et la prospérité civile, morale et religieuse des peuples, car le plus solide fondement de la prospérité des nations est l'agriculture. Mais celle-ci doit également se transformer et profiter des nouvelles ressources que lui offre la science. La vieille agriculture, telle qu'elle fut pratiquée par nos pères, se trouve de jour en jour plus impuissante à compenser les frais de la culture et à soutenir la concurrence étrangère et celle que lui font dans nos pays des gens bien avisés qui savent user des nouvelles méthodes. De là la nécessité d'écoles populaires qui répandent la connaissance des découvertes modernes et en enseignent l'application.

Et voilà les Écoles Agricoles Salésiennes établies par D. Bosco non seulement en Italie, en

France, en Espagne, etc., mais même dans les Missions les plus éloignées....

§ V.

Education d'adultes

se destinant à l'état ecclésiastique.

Les vocations à l'état ecclésiastique se manifestent bien souvent chez des jeunes gens déjà un peu âgés qui, par manque de ressources ou de temps ou arrêtés dans leurs études par le service militaire, ne pourraient pas, ainsi qu'ils le désirent, parvenir à l'état ecclésiastique auquel ils sont appelés. Ces jeunes gens ne seraient pas acceptés dans les établissements d'éducation à cause de leur âge avancé, ou bien, eux-mêmes éprouveraient une certaine répugnance à s'asseoir auprès de condisciples beaucoup plus jeunes qu'eux. Et Dom Bosco établit pour eux des écoles et des maisons spéciales, dénommant cette nouvelle œuvre l'*Œuvre des Fils de Marie Auxiliatrice*. Le T. S. Père Pie IX daignait bénir la nouvelle institution, et nous pouvons assurer que les fruits que celle-ci a déjà donnés et continue de donner à l'Église, sont des plus consolants....

§ VI.

Missions à l'étranger.

Dès les premiers temps de l'Église, il y a toujours eu des cœurs magnanimes qui ont recueilli les paroles de Jésus-Christ: *Allez, enseignez toutes les nations*, et, marchant sur les traces glorieuses des Apôtres, ils se sont répandus parmi les nations barbares, y ont fait connaître la bonne nouvelle, ont arboré l'étendard de la croix, près duquel ne tarda pas à flotter l'étendard de la civilisation. Et D. Bosco a coopéré, lui aussi, à cette œuvre magnifique!

Il a senti les sauvages dans les palpitations de son cœur, et mieux que tout autre il a été pris d'un zèle dévorant. Déjà dans les voyages qu'il avait coutume de faire à travers les contrées de l'Europe, il s'était employé à bâtir des églises, à ouvrir des maisons d'éducation; il avait parcouru presque toute l'Italie, s'était rendu différentes fois à Rome; en France il avait visité deux fois Paris, s'était arrêté à Nice, Marseille, Lyon et dans bien d'autres villes; l'Espagne et surtout Barcelone lui étaient bien connues... L'Europe chrétienne, en le voyant passer, pouvait dire de lui ce que la Palestine disait du Christ: *Pertransiit benefaciendo!* Et pourtant Dom Bosco ne se sentait pas satisfait; c'est qu'il songeait à d'autres pays privés de la civilisation. Pauvres sauvages! qui donc leur apporteront le secours du ciel? Il était fatigué, épuisé par ses courses continuelles, et cependant, de quelque endroit où il se trouvât, il dirigeait les yeux

de son âme au delà de la ligne transatlantique et les posait sur les sauvages comme jadis Xavier tout accablé d'infirmités qu'il fût, regardait de l'île de Sancian l'empire de la Chine, soupirant, désireux de le gagner au Christ.

« Plaise au Seigneur que la route de l'Amérique s'ouvre! La renommée de D. Bosco s'était répandue jusque là et on l'y désirait; ses soupirs éveillèrent ceux des Américains, se rencontrèrent, et voilà le commencement des expéditions salésiennes (1).

La première eut lieu en 1875; et en 1879, le Missionnaires salésiens pénétraient dans la Patagonie et s'y installaient complètement l'année suivante. En 1886, ils descendent jusque dans la *Terre de Feu*; on les voit en 1893 au milieu des *Jivaros de Mendez et Gualaquiza*, à l'est de l'*Équateur*; en 1902, ils entreprennent l'évangélisation et la colonisation des Bororos-Coroados du *Matto-Grosso* au Brésil.

Et la marche en avant continue; si la Patagonie et la Terre de Feu sont aujourd'hui gagnées à l'Église et à la civilisation, le travail des Missionnaires n'est pas diminué, car parmi les indigènes convertis augmente de jour en jour le nombre des immigrés américains et européens qui viennent cultiver ces immenses régions...

§ VII.

Diffusion de la bonne Presse.

Bien des personnes, parlant ou entendant parler de D. Bosco, ont voulu se le représenter ou entouré par les innombrables bataillons de ses enfants, ou quêtant de porte en porte pour élever des églises et bâtir des maisons d'éducation, ou formant de vaillantes phalanges destinées à porter la foi et la civilisation chez les peuplades sauvages. Tout cela est rigoureusement exact, mais on doit encore regarder D. Bosco comme le sauveur de la foi et de la morale parmi le peuple et la jeunesse par le moyen de la presse.

Ce pourra paraître une fable, et cependant c'est une vérité historique; on compte par centaines les publications de cet homme, qui devait pourtant fatiguer tout le jour à la recherche du pain et du logement pour ses chers fils, comme il les appelait paternellement. Et ses premières publications furent de caractères religieux, telles que, par exemple, les *Lectures catholiques*, les *Vies des Papes des trois premiers siècles de l'Église*, la *Jeunesse instruite*, l'*Histoire sainte*, le *Catholique dans le siècle*, les *Conciles généraux*, etc., etc. C'est qu'en effet, dans la pensée de Dom Bosco, la religion n'était pas ce je ne sais quoi de vaporeux, d'indéterminé, de sentimental, qui est devenu à la mode pour quelques uns. Fils de l'Église Catholique, sa religion c'est-à-dire

(1) *Card. Alimonda*: D. Jean Bosco et son siècle.

cette religion qui fut l'âme de toute sa vie et qui en guida constamment la plume, était et fut toujours la seule religion catholique, apostolique et romaine, sans diminution comme aussi sans augmentation, sans peur comme sans arrogance. Qui fait de D. Bosco un homme simplement humanitaire, le défigure, le déforme. D. Bosco fut l'homme de la charité, parce qu'il fut l'homme dévoué au Pape et à l'Église Catholique, à qui il doit toute sa personnalité et toute son œuvre et sans qui il n'aurait rien été et ne serait rien devenu. Les trois auréoles de l'éducateur chrétien, la vérité, l'amour et le sacrifice, qui brillèrent sur son front, provenaient en lui de la religion de Jésus-Christ. Le *Dominus illuminatio mea*, qu'Alfred le Grand roi des Anglo-Saxons fit graver, il y a plus de mille ans, sur la porte de l'Université d'Oxford, et que l'anglicanisme a religieusement conservé, il l'avait profondément dans le cœur, et du cœur il le faisait passer dans ses œuvres. Et c'est cette religion que Dom Bosco voulait infuser à la presse éducatrice, qu'il insinuait dans ses enfants et qu'il tenait à indiquer dans toutes les œuvres, oui, cette religion qu'il voulait sauver, même au prix de n'importe quel sacrifice en présence de l'hérésie toujours plus impétueuse et de l'indifférence religieuse toujours grandissante. Au cri de Luther: *Qu'aucun enfant n'échappe aux filets du démon*, D. Bosco oppose cette invitation affectueuse: *Conduisons les enfants au Cœur de Jésus*. Mais s'il était intransigeant sur les idées et les principes, D. Bosco savait transiger sur les moyens.

« Vous ne trouverez jamais dans ses œuvres cette acrimonie qui blesse et irrite, ni ces personnalités qui offensent, ni ces manques de respect réciproque, qui, toujours et parmi tous, mais tout spécialement parmi les catholiques, s'imposent comme une obligation d'éviter; vous ne trouverez rien, en un mot, qui puisse déplaire à la charité qui constitue l'essence du Christianisme.

» Son journal lui-même *l'Ami de la Jeunesse* qu'il fonda aux premiers jours de 1849, dans le but d'avoir une influence plus prompte et plus efficace sur les masses, et qui se publia deux fois la semaine durant toute l'année, en révèle, du titre jusqu'à la dernière ligne, la méthode et le système, franc et amical, noble et simple, ferme et calme, bien éloigné de toute rudesse et s'écartant des détours et des duplicités de cette mauvaise bête qu'est la politique. Et c'est de cette manière qu'il put former des fils catholiques en même temps que bons citoyens, croyants et respectueux, dévoués à Dieu et soumis aux lois de l'État (1) ».

(1) D. F. Cerruti: La Presse dans la pensée éducative de D. Bosco.

La presse a devant elle une mission des plus nobles et des plus grandes à notre époque: il est de son devoir de mettre en pleine lumière et de populariser l'Évangile; c'est encore à elle de signaler les importants et multiples besoins de la vie sociale, de suggérer les remèdes nécessaires, de verser le baume restaurateur; mais c'est surtout à elle qu'est confié, et cela d'une manière toute particulière, le plus sublime idéal qui constitue l'objet de la pédagogie dans la pensée de



Types Jivaros: Cayapú et Masshu.

D. Bosco, à savoir, le rétablissement de l'image de Dieu dans l'homme, la formation d'une humanité éclairée par la foi, réjouie par l'espérance, sanctifiée par la charité. Et à l'exemple de Dom Bosco, ses fils se consacrent précisément à ce sujet et de toutes leurs forces, par des œuvres religieuses de toute actualité, de bons livres scolaires, et différentes publications périodiques.

L'envoi gratuit du *Bulletin Salésien* qui se publie en neuf langues et dont le nombre atteint tous les mois près de 300.000 exemplaires, en est une preuve.



XXI.
La justice fraternelle.

La justice fraternelle est celle que les hommes, comme de véritables frères, pratiquent les uns envers les autres. On l'appelle justice stricte ou communicative, car elle respecte le bien d'autrui et rend équitablement à chacun ce qui lui est dû.

Tout homme reçoit de Dieu, avec la vie, le droit de propriété. Il a la propriété de ses membres et de leur exercice, et par conséquent de son travail qu'il peut donner à qui il lui plaît et aux conditions qu'il lui plaît. Il a la propriété du pain qu'il mange, des habits qui le couvrent et de la maison qui l'abrite et qu'il possède à un titre quelconque. Dieu a donné la terre aux enfants des hommes afin qu'ils y posent le pied et la fassent servir à leurs besoins. Or, l'homme a besoin de se nourrir, de se vêtir, de se loger. L'homme est destiné à fonder une famille; il lui faut un foyer. Aussi Dieu a-t-il consacré solennellement le droit de propriété, quand il a dit: «Tu ne voleras pas». Et malgré les utopies collectivistes, la propriété particulière et privée sera toujours le fondement de la société, de sa prospérité et de son bonheur. On ne biffe pas un précepte de la loi divine, pas plus qu'on ne détruit la nature.

De là, cette vertu qu'on appelle justice, et qui a toujours été en honneur parmi les hommes, parce qu'elle respecte les droits de chacun et écarte le vol sous toutes ses formes. Et en effet, que deviendrait la société sans cette vertu? Ne voit-on pas les désordres et les ravages qu'y introduit le vice contraire? Ici, c'est la rapine ou vol à main armée, qui entraîne souvent les blessures et même l'homicide; là, c'est le larcin ou vol par adresse, la fraude qui trompe sur la quantité ou la qualité des marchandises; ailleurs, l'usurpation qui déplace les bornes des héritages; ce sont encore des exactions injustes dans le maniement des deniers privés ou publics; le chantage odieux, l'usure dévorante. Autant de pratiques désastreuses toutes contraires à la vertu de justice.

Mais c'est surtout dans les contrats que s'exerce la vertu de justice, qu'elle maintient la paix et la bonne harmonie entre les hommes. Qui n'a besoin de vendre, d'acheter ou d'em-prunter?

L'ouvrier vend l'objet qu'il confectionne; le paysan vend le produit de ses terres ou de ses étables; le commerçant va au loin chercher des denrées étrangères qu'il expose en vente dans son pays; il y a le commerce des comestibles et des étoffes, des objets nécessaires et des bibelots de luxe; il y a les manipulations d'argent dans les banques et sociétés de commerce. Rien n'est vaste comme le théâtre où s'exerce la vertu de probité.

Il y a la probité du pauvre et la probité du riche, de l'ouvrier et du patron.

Le pauvre donne son travail; le riche doit le remercier convenablement. L'ouvrier doit travailler consciencieusement, et le patron doit donner un juste salaire. On raconte qu'un seigneur napolitain offrit un jour une pièce d'or à S. François de Paule pour l'aider dans ses œuvres charitables. Le Saint prit la pièce et la brisa entre ses doigts. «Voyez, dit-il au donateur, cet or sainte du sang!» Et effectivement le sang dégoûtait de chaque morceau.

A la vérité, il y a des patrons qui exploitent la sueur de l'ouvrier, mais celui-ci est-il toujours irréprochable. N'arrive-t-il pas parfois que son travail est insuffisant et qu'il touche un salaire qu'il n'a pas gagné? Soutient-il toujours les intérêts de son maître? Ne gaspille-t-il pas la matière qu'on lui met entre les mains? Ne laisse-t-il pas souvent, par insouciance, se détériorer un outillage qu'il devait soigner et conserver? Ne se rend-il pas quelquefois coupable de véritables larcins? Dagobert, roi de France, avait donné de l'or à S. Éloi pour la fabrication d'un fauteuil. S. Éloi, aussi vertueux qu'habile, confectionna deux fauteuils avec l'or qui lui avait été remis. Hélas! combien d'ouvriers, à la place de S. Éloi, auraient gardé pour eux le surplus de l'or!

Et en effet, le grand ennemi de la probité, c'est la soif de l'or, la passion de s'enrichir. A ce mal l'ascétisme chrétien oppose un double remède, savoir: pour le riche, l'aumône, pour le pauvre, la tempérance et la confiance en Dieu.

Et d'abord l'aumône. Elle est obligatoire, et le riche qui ne verse pas son superflu entre les mains des pauvres transgresse un précepte grave et encourt la réprobation. Le riche n'est pas propriétaire de son superflu, il n'en est que le dispensateur. Il doit l'utiliser pour le bien public et surtout pour le soulagement des pauvres. Mais que faut-il entendre par le superflu des riches? Question impossible à résoudre d'une manière générale et qui souffre encore de grandes difficultés dans les cas particuliers. A cause de cela, les riches soucieux de leur salut préfèrent aller au-delà que d rester en-deçà de l'obligatoire. D'ailleurs ils connaissent le mérite de l'aumône; ils savent que donner aux pauvres, c'est donner à Dieu même, et ils ne lésinent pas avec Celui de qui ils

(*) Voir *Bulletin* de décembre 1909.

ont tout reçu. Il sera si doux d'entendre un jour le Souverain Juge leur dire: « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez vêtu. »

Mais le pauvre a besoin comme le riche de combattre l'amour de l'argent et le désir de posséder. L'ouvrier aime l'argent en vue du plaisir qu'il lui procure; il dépense son salaire dans les plaisirs du manger et surtout du boire, dans les théâtres et autres parties du plaisir. Combien de travailleurs des villes, même des pères de famille, laissent au cabaret une partie notable de leur salaire! Au contraire, l'ouvrier sobre, rangé, tempérant ne connaît pas la soif de l'or. Il se contente de ce qu'il gagne, et trouve même le moyen de faire des économies et de donner à plus pauvre que soi.

L'ouvrier chrétien ajoute à la sobriété la confiance en la Divine Providence. Il sait que Dieu ne laisse jamais ses enfants dans le besoin et que, quelques soient ses charges de famille, il n'a point à s'inquiéter pour l'avenir. Il se repose en paix sur la parole du Sauveur qui a dit: « Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous le dis: ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger et de quoi vous vêtir. Considérez les oiseaux des champs; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit. Ne lui êtes-vous pas plus chers que des oiseaux? Et pourquoi aussi vous inquiéteriez-vous du vêtement? Voyez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent point et ne filent point. Et cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui fleurit aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien plus aura-t-il soin de vous vêtir, homme de peu de foi. Ne soyez donc pas inquiets et ne dites point: Que mangerons-nous, que boirons-nous et de quoi nous vêtirons-nous? Les payens s'inquiétaient de ces choses, mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice; puis, toutes ces choses vous seront données comme par surcroît (S. Matth., VI, 24 et suiv.).

La parole décisive est prononcée: Cherchez d'abord le royaume de Dieu; c'est-à-dire, soyez irréprochable dans vos relations avec Dieu, pratiquez la justice sociale et fraternelle. Avec cela, mettez votre confiance en la Providence, et votre Père qui est dans les cieux ne vous laissera pas manquer du nécessaire, il vous nourrira, vous et les vôtres. Car, dit le psalmiste, Dieu a répandu ses bienfaits avec profusion sur les pauvres, et sa justice demeure éternellement.

Bibliographie.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES — 5 décembre 1909: Le Surnaturel dans les guérisons de Lourdes, *Dr. Henri Guinier* — À travers l'œuvre de M. Ch. Maurras, *Pedro Descoqs* — En Amérique latine. — Le Brésil, *Joseph Burnichon* — L'avenir du Catholicisme dans le Levant, XXX — Bulletin d'histoire religieuse chez les protestants, *Paul Dudon* — Les Manuels condamnés par les évêques. — La Morale, *Jules Grivet* — Revue des livres — Evénements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 décembre 1909: Littérature et morale. — À propos d'un « moraliste » mondain, *Pierre Lhande* — À travers l'œuvre de M. Ch. Maurras. — Essai critique — fin, *Pedro Descoqs* — Une histoire de la Séparation, *Paul Aucler* — Les Manuels condamnés par les évêques — L'histoire, *Joseph Lionnet* — Bouddhisme, *Frédéric Bouvier* — Revue des livres — Evénements de la quinzaine — Table du tome CXXI — Tables de l'année 1909.

L'Art, la Religion et la Renaissance. Essai sur le dogme et la piété dans l'art de la Renaissance italienne, par M. l'abbé BROUSSOLLE, aumônier du Lycée Michelet. 1 vol. in-8 écu, de xvi-496 pages, avec 139 illustrations dans le texte. Prix: 5 francs. Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 6^e.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Broussolle renferme les Leçons qu'il a données, l'année dernière, à l'Institut catholique de Paris, dans la chaire d'Apologétique. On y retrouvera donc, toujours aussi vivant mais plus fortement documenté, le brillant enseignement du savant professeur dont la compétence exceptionnelle en matière d'art religieux était déjà universellement reconnue, mais qui a été plus spécialement appréciée, à l'Institut catholique de Paris, pendant qu'il y donnait ces Leçons.

L'éditeur n'a reculé devant aucun sacrifice pour en augmenter la valeur par une publication des plus soignées et une documentation d'images aussi riche que copieuse. L'ouvrage, en effet, est illustré de 139 gravures, dessins à la plume, ou reproductions directes, d'après les excellentes photographies de M. Alinari, de Florence. Chacune des gravures est commentée dans un texte spécial, en petits caractères, placé vis-à-vis de l'image pour en faciliter l'étude et sans compliquer celle du grand texte.

Par son incontestable originalité, dont le moindre mérite n'est pas d'offrir de précieux arguments à l'apologétique chrétienne pour une meilleure intelligence de la Renaissance italienne, ce volume est appelé à un très grand et très légitime succès. C'est une œuvre de haute et saine vulgarisation. Elle atteindra ainsi le grand public, et non pas seulement celui des spécialistes en matière d'histoire de l'art.

On critiquera peut-être quelques-unes de ses conclusions. Mais il sera nécessaire, désormais, d'en tenir compte, quand on parlera sérieusement de l'art et de la religion pendant la Renaissance italienne. C'est donc un ouvrage indispensable et quoi qu'en dise modestement l'auteur dans son Avant-Propos, bien mieux qu'un *Essai*, un livre définitif: le besoin s'en faisait vivement sentir et il convient de féliciter M. l'abbé Broussolle d'en avoir enrichi nos bibliothèques d'apologétique chrétienne.



EQUATEUR

Etude ethnographique sur les Jivaros ⁽¹⁾

Physionomie — Vêtements — Ornaments et parures.

Les Jivaros (2) sont d'une stature plutôt basse, mais d'une corpulence trapue et bien prise. Leur aspect est agréable, mais le regard, fier et dur, révèle leur caractère sauvage et féroce. La couleur de leur peau varie entre le rouge cuivré et le brun foncé.

Dans leur conversation avec des blancs ils emploient une sorte de jargon espagnol où la conjugaison des verbes est abolie, n'en employant tout au plus que le gérondif.

La première demande qu'ils font aux étrangers est de savoir s'ils apportent des cadeaux et de quelle nature sont ceux-ci. Les braves sauvages s'imaginent que tout étranger qui vient dans leur pays est dans l'obligation absolue de leur fournir d'abondants cadeaux. Très brusques de manières, ils sont d'une curiosité effrénée, désirant tout voir et toucher à tout, et si, hélas ! on les laisse faire, ils vous mettent bientôt tout sans dessus dessous.

Le vestiaire des hommes consiste en un morceau d'étoffe de coton qu'ils appellent *ilipi*, large de 0,70 centimètres et long d'environ 1m. 50; ils le portent tout autour des reins et le font descendre jusqu'au genou après l'avoir fixé par une corde formée de cheveux. Cette corde devrait être fabriquée avec la chevelure de quelque ennemi tué, mais lorsqu'il y a disette de ceux-ci, ils emploient leurs propres cheveux. L'étoffe de l'*ilipi* est très forte, tissée et teinte aux couleurs rouges les plus voyantes par ces mêmes Jivaros.

Les hommes se parent de colliers faits de graines colorées diversement, de coquillages, de verroteries, de dents de singes ou de carnivores; ils portent en sautoir de longs cordons de graines

blanches et rouges. Ils s'ornent encore la tête de couronnes faites de plumes variées d'oiseaux et disposées sur une monture de branchettes de bois très fines. Ils laissent tomber leurs très longs cheveux noirs, épais et lisses, qu'ils portent séparés en trois tresses ou nattes, deux petites sur les deux côtés de la tête et la troisième qui descend le long du dos; toutes les trois sont liées par des rubans de coton. Aux deux petites nattes, ils suspendent des plumes de *Toucan* et à la grande, le *Tajuchoncha* ornement volumineux composé d'ossements des ailes d'une espèce de caprimulgue (*Sleatornis caripensis*, Humboldt), et embelli encore par des plumes d'oiseaux aux couleurs les plus brillantes.

Tous, aussi bien les hommes que les femmes, ont le lobe des oreilles perforé, et ils y portent fixé un bâtonnet long d'environ 26 centimètres et d'un diamètre de 12 millimètres. Ce bâtonnet est formé d'un morceau de la tige du *Gyncrium* et ils y ont coutume d'y suspendre des hameçons, des aiguilles, etc. Ajoutez les fameux pendants d'oreilles composés d'élytres de coléoptères aux couleurs métalliques.

Les hommes portent en sautoir un sac à mailles qu'ils appellent *huambaschi* et dans lequel ils déposent leurs couteaux, la pierre-à-feu, le briquet, l'amorce, les hameçons, le petit vase contenant la pâte d'*aciote* dont ils se servent pour s'enduire le visage, et cent autres objets. Ils ont l'habitude de se peindre la figure en y traçant des lignes et des points de couleur rouge et noire. Beaucoup encore se couvrent la poitrine et les bras des dessins des plus bizarres.

Les femmes revêtent le *tarachi*, sorte de chemise ou mante d'étoffe de coton de couleur brune, qui recouvre presque complètement leur corps du moins jusqu'aux genoux. Elles se parent de colliers et de bracelets de coquillages, de graines ou de verroteries. Aux jours de fête, elles portent une curieuse ceinture faite d'une bande d'étoffe d'où pendent de nombreux rubans auxquels sont appendus des morceaux de coquillages et des fruits secs qui se choquant les uns contre les autres rendent un son semblable à celui de grelots. Plusieurs d'entre elles, outre les oreilles, ont encore la lèvre inférieure perforée et le trou en est bouché par un bâtonnet d'os. Toute femme,

(1) Doct. E. Festa : *Journal de voyage d'un Naturaliste au Darien et dans l'Équateur*. Turin, 1909, Union typ. édit.

(2) Dans leur langage ils s'appellent *shuara*.

quand elle sort de sa case, porte avec elle la *chinguina* (hotte), qui lui sert à transporter les marchandises et les vivres pour elle et son mari, son seigneur et maître. Les enfants mâles vont presque complètement nus jusqu'à dix ou douze ans; quant aux petites filles, même celles qui sont encore au sein, elles sont toutes recouvertes du *tarachi*.

Mode de construction des cases.

Les cases des Jivaros sont amples, isolées et en général construites sur quelque haut plateau, près d'un cours d'eau limpide.

Quand une famille veut se fabriquer une case, elle choisit l'emplacement qui lui semble le plus convenable, puis elle invite les amis à l'aider dans le déblaiement du terrain. Tous alors s'empresent de déboiser sur un assez long espace tout autour du lieu choisi, non seulement pour donner de l'air et de la lumière à la hutte, mais aussi pour avoir plus de terrain où y faire des plantations. D'habitude, ils travaillent vigoureusement pendant deux ou trois heures, puis se reposent pendant presque autant de temps, chantant, somnant, mangeant et faisant de copieuses libations de *chicha*. Quand le déboisement est accompli, ils se réunissent dans un festin commun. Plus tard, ils nivellent le plus soigneusement possible l'aire sur laquelle ils ont l'intention de construire la case; ils y étendent une épaisse couche d'argile qu'ils baignent et pressent très fortement et à de nombreuses reprises, de manière à rendre le pavement dur et très solide, et ce n'est qu'après qu'ils fabriquent la case.....

Dans la hutte de Chacaima.

Après environ une heure et demie de marche nous arrivions à la hutte de Chacaima, placée sur une petite éminence et entourée de magnifiques plantations de bananes et de *Yuca*, au milieu desquelles s'élèvent d'énormes buissons d'*aciote* et de gracieux palmiers *chonlaruru*. Tout autour et même assez loin de la case, on aperçoit d'innombrables troupeaux de porcs ainsi que des bandes infinies de volailles de tout genre.

La hutte, comme toutes celles des Jivaros, est de forme elliptique. Les murs en sont faits de listeaux de bois de *Chonta* (espèce de palmier) et la toiture est formée de feuilles de *bijao*, disposées avec beaucoup d'art et réunies ensemble par des lianes. Ce plafond est soutenu par six colonnes formées de troncs de *chonta* et placées symétriquement deux à deux. La case a deux portes d'entrée, situées à l'extrémité de l'ellipse; l'une sert de passage aux hommes, l'autre est réservée aux femmes. Ces portes, très pesantes, sont d'un seul morceau de bois enlevé à un tronc de bois. Leur construction coûte énormément de travail

aux Jivaros qui pour façonner ces pièces, n'ont pas d'autres instrument que leur hache.

L'intérieur de la hutte est une vaste chambre ou plutôt une salle dont les hommes occupent une moitié et les femmes l'autre, sans qu'il y ait cependant aucune séparation matérielle entre les deux. Le visiteur qui entre dans une hutte jivaraise doit passer par la porte destinée aux hommes et se tenir dans la partie qui leur est réservée. Ce serait une inconvenance très grande de passer par la porte destinée aux femmes ou de s'arrêter dans la partie où elles se tiennent. Quant aux femmes, elles ne viennent jamais non plus dans le local réservé aux hommes si elles n'y sont pas appelées par leur service. Les lits sont disposés symétriquement le long des parois. Ceux des hommes consistent en une espèce de plancher en bois de bambou, un peu incliné et soutenu par des piquets d'une hauteur de 40 centimètres au dessus du sol. Ce plancher est plutôt court, de telle sorte que celui qui s'y étend se voit obligé de plier vers la terre les jambes au dessous des genoux. Pour appuyer les pieds, on dispose transversalement et à une distance convenable une barre sous laquelle il y a toujours un peu de feu allumé qui sert à réchauffer et à maintenir secs les pieds du dormeur.

Près de tous les lits il y a de petits sièges formés d'un seul morceau de bois et assez bien travaillés, et un grand pot de terre cuite au soleil où l'on place les miroirs, les hameçons, les ornements, en un mot, tout le trésor personnel. Les lances, les *bodoqueras*, les fusils, les sabres et toutes les autres armes sont appuyées ou suspendues à un gros pieu qui se trouve près de chaque lit, ou aux colonnes qui soutiennent la case.

Les lits des femmes ressemblent à ceux des hommes, mais ils sont clos des deux côtés par une sorte de mur fait de tiges de bambou fendu, et elles forment ainsi autant de cellules ouvertes par devant. A chaque lit sont attachés deux ou trois chiens, et même plus, d'une race indéfinissable, maigres et très laids, mais gardiens vigilants et très bons pour la chasse. Quand quelque étranger s'approche de la hutte, ces animaux mènent un tapage infernal avec leurs furieux aboiements. Devant les lits des femmes il y a, fixés au sol, trois pieux qui se croisant forment une espèce de trépied auquel elles suspendent les grossières marmites pour y cuire les aliments.

La hutte de Ramon.

Pour arriver à la case de Ramon, nous suivons un sentier qui court vers le sud, à travers de majestueuses forêts riches d'arbres gigantesques tout particulièrement de magnifiques *Philodendrons*. Il règne en ces forêts un silence solennel qui n'est rompu de temps en temps que

par le cri aigu de quelque *Toucan* ou le chant mélodieux du *Flautero*. Les Jivaros m'ont dit que ce chanteur si agréable n'est autre qu'un tout petit oiseau aux couleurs peu voyantes. Son chant est semblable à celui d'une flûte; il commence par une gracieuse strophe qu'il interrompt presque aussitôt brusquement.

De furieux aboiements nous annoncent le voisinage de la case de Ramon. Elle est située à deux ou trois heures de chemin, au sud de la Mission, au milieu de riches plantations de bananes, cannes à sucre, *yucca* et *aciote*. Elle est très vaste et admirablement construite; comme toutes les huttes des Jivaros, elle est de forme elliptique, mais elle a de plus une espèce d'atrium ou vestibule et une petite cour qui donne accès à la porte des hommes. A l'intérieur, les meubles, ustensiles et armes sont disposés avec beaucoup d'ordre et de goût. A l'une des colonnes qui soutiennent le toit, est appuyée une sorte de râtelier où sont rangés avec grande régularité les fusils que possède la famille. les sabres, les casse-têtes, les *machetes* et autres armes.

Leurs armes préférées.

L'arme préférée des Jivaros est la lance. Ils l'emploient pour la chasse et dans les guerres, encore même qu'ils soient détenteurs de fusils.

Anciennement leur lance, à l'extrémité large et triangulaire, était faite du bois très dur du palmier *chonta*; quant à maintenant au contraire, l'extrémité de la lance est presque toujours en acier. Ces sauvages se procurent ces pointes grâce à leurs échanges avec les blancs auxquels ils achètent aussi les fers de lance, les *machetes*, les haches, les fusils, etc., etc.

En temps de guerre, ils se servent comme arme défensive d'un bouclier rond, d'un bois très résistant.

Jadis ils employaient aussi des haches de pierre, semblables à celles des antiques aborigènes, mais ils les ont abandonnées pour se servir des haches d'acier.

L'arme de chasse préférée est la *bodoquera*, long tube composé de deux morceaux de bois de *Chonta*, liés ensemble et enduits d'une résine toute particulière. En soufflant avec force dans ce susdit tube, les sauvages lancent de petites flèches de bois d'une longueur de 25 à 30 centimètres, avec lesquelles ils atteignent, sans jamais manquer leur coup, des oiseaux à une distance de 30 à 40 mètres. Viennent-ils à en empoisonner la pointe avec la substance qu'ils appellent *ticuña*, ils tuent facilement singes, cerfs et autres animaux de grande taille. Les Jivaros font provision de ce poison près des sauvages qui habitent le long du *Río Marañón*, et ils le conservent dans de petits vases de terre cuite.

Objets domestiques.

Les ustensiles de la hutte sont presque tous en bois ou en terre cuite. Les femmes sont très habiles à fabriquer avec de l'argile des marmites, des écuelles (*piñungas*) et autres vases qu'elles font durcir au feu ou qu'elles font seulement sécher à la chaleur du soleil. Des courges et des citrouilles soigneusement vidées leur servent encore de récipients.



Types Jivaros: Mamacu et sa fille.

Ces sauvages, ainsi que je l'ai déjà dit, tissent fort bien le coton avec lequel ils font des étoffes et des rubans très solides. Pour filer le coton, ils emploient une sorte de quenouilles et un fuseau en bois de *chonta*; de même, pour tisser, ils se servent d'un métier également de bois et très ingénieusement ordonné.

Les instruments de musique les plus employés par les Jivaros sont la flûte, une espèce de clarinette faite avec une canne à sucre, et un tambour de petites dimensions.

Pour transmettre des signaux à distance ils emploient le *tunduli*, grande caisse sonore,

forinée du tronc d'un arbre creusé sur lequel ils frappent avec une grosse masse ou marteau. Le *tunduli* rend un son profond qui s'entend fort loin.

La Chicha.

La *Chicha* des Jivaros est préparée avec la pâte du *yucca* (*Manihot aipy*). Pour la composer les femmes font bouillir la racine du *yucca* après en avoir enlevé la pellicule, et elles la pressent, la réduisant en bouillie. Mastiquant alors une partie de cette bouillie, elles la rejettent dans la masse restante où il semble que la salive produise la fermentation. Après avoir laissé fermenter la pâte pendant quelques jours, elles la mettent dans un vase de terre, ou, si elles doivent la porter en voyage, elles l'enveloppent soigneusement dans des feuilles de bananier. S'agit-il ensuite de préparer la boisson? Elles délayent une certaine quantité de cette pâte dans une terrine pleine d'eau, remuant le tout avec leurs mains pour encore la remastiquer et la rejeter dans la terrine.

Ainsi qu'on peut fort bien se l'imaginer, la vue de la préparation d'un tel tripotage soulève l'estomac de qui n'y est pas habitué!...

Lorsque les Jivaros désirent faire une bonne pêche, ils empoisonnent l'eau sur une assez longue distance d'un fleuve ou d'une rivière, avec le suc de la racine du *Barbasco*, arbuste qui croît en abondance dans ces forêts, jetant dans l'eau, à l'endroit où ils ont l'intention de pêcher, une forte quantité de ladite racine dûment écrasée. Au bout d'un certain temps le poison commence à agir, et les poissons viennent flotter, le ventre à la surface, et comme tout corps mort, ils sont entraînés par le courant. C'est alors que les Jivaros, remontant la rivière, les recueillent et ainsi en prennent un grand nombre sans se donner beaucoup de fatigue. La pêche faite d'après cette méthode est regardée par ces sauvages comme une fête à laquelle sont invités parents et amis.....

Leur manière de vivre.

Les Jivaros vivent dans la plus complète anarchie, ne reconnaissant aucune autorité. Chaque famille a bien son chef, mais celui-ci n'a qu'une autorité purement nominale. Il exerce une certaine suprématie, seulement durant les guerres, mais bien plus comme guide que comme un véritable chef. Le père n'a même plus aucun pouvoir sur ses enfants quand ceux-ci sont parvenus à l'âge de 13 ou 15 ans; ces derniers se considèrent alors comme entièrement libres d'agir comme il leur plaît. Au contraire, les femmes sont toujours soumises aux hommes; jeunes filles, elles sont soumises à leurs parents; mariées, elles dépendent de leur mari, et si celui-ci vient

à mourir, ses veuves appartiennent aux frères du défunt.

Le mariage consiste dans la simple remise que le père fait de la jeune fille à son prétendant. Souvent l'époux est obligé de servir son beau-père pendant une certaine durée de temps.

La fête du mariage a lieu quand l'époux conduit à sa propre hutte la mariée. Celui qui sert de prêtre donne à boire une infusion de tabac à chacun des deux époux, puis les parents dansent, mangent et avalent goulûment d'énormes quantités de *chicha*.

Ces malheureux sauvages pratiquent la polygamie. La femme est une véritable esclave qui doit suivre son mari en voyage, portant non seulement les vivres, mais aussi tous les objets d'échange, tandis que son seigneur et maître marche en avant, chargé tout simplement de ses armes. La femme doit cultiver le jardin, avoir soin des animaux domestiques, tenir en ordre la hutte, faire la provision de bois à chauffer, faire la cuisine, etc. Et lorsqu'elle ne satisfait pas pleinement son seigneur, elle est battue sans pitié. Souvent des hommes adultes prennent pour femmes des enfants de huit ou dix ans, et ils disent que c'est pour les mieux élever et les mieux former à leur service.....

Croyances religieuses.

Les Jivaros n'ont pas de religion bien définie, mais ils croient en une vie future, en un esprit bon qui fait croître les plantes et les animaux, et en un esprit mauvais qu'ils appellent *Iguanchi*. Ils disent que cet esprit mauvais a coutume de leur apparaître pendant le sommeil, sous forme d'un singe noir, surtout lorsqu'ils sont sous l'empire de l'ivresse occasionnée par la décoction de *natema* (1) qu'ils ont bue dans l'intention précisément de se procurer cette apparition.

Ils ont des prêtres ou sorciers, dits *brujos* ou *huishinu* qui président aux fêtes beaucoup plus comme cérémoniaires que comme de véritables prêtres.

L'office principal de ces sorciers, ce sont les soins à donner aux malades. Le Jivaro croit que toute maladie qu'il ressent est causée par la malveillance de quelque ennemi; aussi, pour s'en délivrer, s'empresse-t-il derecourir à l'intermédiaire du *brujo*.

Ces sorciers sont d'impudents imposteurs qui rendent leurs services seulement de nuit et à la faveur des ténèbres. Ils ont pour habitude de se faire payer avant d'entreprendre la cure. Le paiement consiste en un chien, une hache, quelques pointes de lance, un *machete* ou d'autres choses semblables.

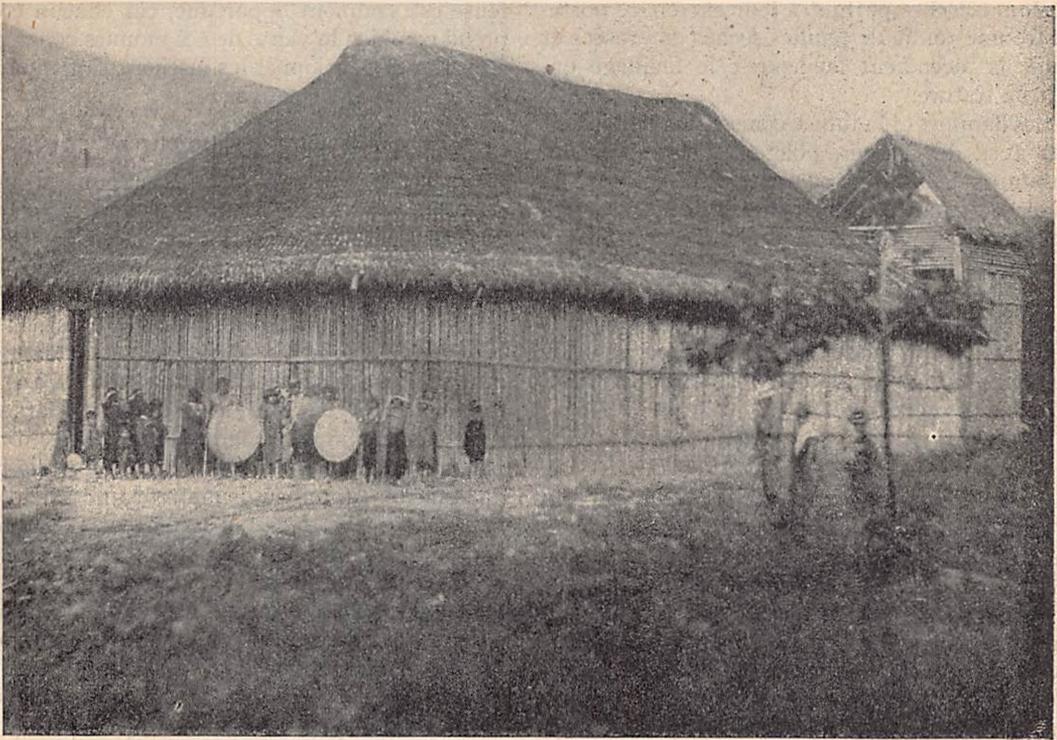
(1) Une liane d'un genre tout spécial.

Pour soigner un malade le *brujo* s'enivre tout d'abord (ou feint de s'enivrer) en buvant une infusion de tabac ou de *natema*; puis, faisant éteindre toutes les lumières, il commence à s'agiter, chantant une monotone et interminable cantilène par laquelle il appelle à l'aide l'*Iguan-chi*; il décrit ensuite la venue de celui-ci qui pénètre dans la hutte en passant à travers les parois, et il continue longtemps encore racontant bien d'autres bouffonneries.

En ayant fini avec ce préambule, il applique sa bouche sur l'endroit où le malade avoue sentir

terminé la cure. — Pour arriver à découvrir le nom de celui qui fut la cause de la maladie, un des membres de la famille s'enivre avec une décoction de *natema*, et va se retirer ensuite dans une cabane expressément construite dans un endroit écarté de la forêt, où, évoqué par son imagination rudement excitée, l'*Iguan-chi* lui apparaît en songe et lui révèle le nom de l'ennemi. A partir de ce moment celui-ci est voué à une mort certaine: poursuivi, traqué quelquefois pendant plusieurs années, il est inexorablement frappé.....

C'est parce qu'ils sont en butte à de telles



ÉQUATEUR — Au milieu des Jivaros - La case du chef Ramón Fuá.

une douleur, et il se met alors à sucer de toutes ses forces tout en crachant de temps en temps. Quand il est las de sucer, il ordonne qu'on rallume les lumières, et il montre aux assistants une araignée, une dent de *saino*, une épine ou quelque autre objet qu'il assure avoir, en suçant, extrait du corps du patient et qui était la cause de la maladie. Il est inutile de dire qu'il tenait l'objet habilement caché dans sa bouche ou ailleurs.

Si le *brujo*, appelé près d'un malade, s'aperçoit que celui-ci est près de mourir, il refuse de le soigner, disant que l'ennemi a enfoncé si profondément dans le cœur du malade l'objet malfaisant qu'il lui est impossible de l'en arracher.

Le *brujo* doit payer de sa vie son incapacité dans le cas où le malade meurt après qu'il en a

vengeances que ces pauvres sauvages mènent une vie malheureuse, car ils sont dans une inquiétude continuelle, et les différentes familles sont sans cesse en guerre les unes contre les autres.

Les inimitiés et les haines ne sont pas seulement suscitées par ces causes dont je viens de parler, mais encore par bien d'autres motifs, souvent des plus futiles.....

L'Instinct belliqueux.

L'instinct guerrier est très développé en ces sauvages, et il est rare que quand plusieurs hommes se trouvent réunis à converser, ils ne finissent pas par parler de massacres, de guerres et de *shanzas*.

Les parents font tout leur possible pour in-

sinuer dans l'esprit de leurs enfants la haine contre les ennemis de la famille.

Quand les Jivaros ont décidé d'assaillir une tribu ou une famille ennemie, ils cherchent tout d'abord à se réunir en plus grand nombre possible, puis ils se mettent en route, souvent pendant longtemps, pour parvenir à la demeure de l'ennemi.

Arrivés dans le voisinage de sa case, ils se tiennent prudemment cachés jusqu'à la nuit tombée; c'est qu'en effet ils ne commencent d'habitude l'attaque qu'après minuit. Entourant alors la hutte, ils lancent sur le toit de celle-ci quelques flèches portant à leur extrémité postérieure une touffe de feuilles sèches embrasées et ainsi ils incendient facilement le feuillage qui sert de toiture.

Les flammes et la fumée épaisse, qui ne tardent pas à se développer, obligent les malheureux habitants de la case à en sortir, et c'est alors une affreuse et féroce mêlée dans laquelle les attaqués, encore engourdis par le sommeil et aveuglés par la fumée, sont facilement écrasés. Les agresseurs massacrent tous ceux qu'ils peuvent saisir. Cet indigne geste qu'ils regardent comme héroïque étant accompli, ils décapitent leurs victimes et emportent les têtes pour s'en servir pour leur ignoble *shanza*.

La « Shanza ».

A cet effet, ils enlèvent avec le plus grand soin la peau de toute la tête, puis, après l'avoir plongée dans l'eau bouillante, ils en recouvrent successivement des pierres chauffées au feu et d'une grosseur qui va diminuant de plus en plus; la chaleur restreint la peau jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la grosseur d'une dernière pierre ayant le volume d'une orange, et que les Jivaros ont coutume d'emporter avec eux dans toutes leurs guerres. Alors ils retirent la pierre, remplissent la peau de cendres chaudes et finalement cousent avec une grande habileté les lèvres et l'ouverture du cou.

La tête ainsi momifiée conserve grossièrement la ressemblance du mort; les cheveux et les poils se gardent intacts. Ce lugubre trophée que le Jivaro rapporte avec orgueil de ses expéditions guerrières, donne occasion aux fêtes les plus solennelles que célèbrent ces sauvages.

Les préparatifs d'une telle fête durent plusieurs mois. Les femmes fabriquent beaucoup de vases de terre cuite qui sont ensuite remplis de *chicha*, et elles engraisent toujours dans le même but un bon nombre de pores et de poulets. Les hommes de leur côté rassemblent de grandes quantités de viandes sauvages et de poissons qu'ils enfument pour les conserver. A cette fête sont invités tous les parents et tous les amis du *fiestero*,

c'est-à-dire, de celui qui a conquis la *shanza*. Beaucoup de ces invités viennent de localités distantes de quinze jours de voyage et même plus.

L'orgie effrénée dure cinq jours durant lesquels les assistants dansent, boivent, mangent à s'en rendre malades, accompagnant la fête par une musique assourdissante où dominent le tambour. le *tunduli* et les cris.... Après la fête chacun s'en retourne chez soi, et la *shanza* est dans la suite vendue à de certains blancs qui en général s'en rendent acquéreurs pour un fusil.

Les lois de l'Équateur interdisent rigoureusement cet ignominieux commerce, et cette défense est vraiment opportune, car chacun comprend combien la vente de ces momies contribue à exciter, à développer les instincts sanguinaires de ces malheureux sauvages.

Cérémonies funèbres.

Lorsqu'un Jivaro meurt, les parents en pleurent la perte durant plusieurs jours et par les lamentations les plus criardes: harán! — haci-rân... (Ah! le pauvre! le malheureux!). S'il s'agit d'un enfant, ils l'ensevelissent dans la hutte même où ils creusent une profonde fosse. Si au contraire c'est un adulte, ils fabriquent dans un des jardins attenants à la hutte une cabane de forme carrée d'environ deux mètres de large et d'un mètre cinquante de hauteur, formée d'une palissade et couverte de feuillage, comme le toit de la hutte. Au milieu ils mettent un tronc d'arbre en guise de siège où ils placent le cadavre assis avec les bras sur la poitrine. Tout autour du cadavre ils établissent une cloison épaisse de forts pieux de *Chonta* qu'ils couvrent ensuite d'une tapisserie de larges feuilles réunies ensemble par des lianes tenaces, de manière à former un tube cylindrique d'un demi-mètre environ de diamètre. Ils couvrent le haut de ce tube avec une large pièce de bois sur laquelle ils déposent une grosse pierre. Dans la cabane ils suspendent plusieurs corbeilles qui contiennent des vivres de différentes espèces, et des vases remplis de *Chicha*, pour que le défunt n'ait pas à souffrir de la faim ou de la soif durant le voyage que, selon leur croyance, il devra effectuer pour parvenir au lieu de la félicité, leur paradis, où il jouira de toutes sortes de plaisirs sans avoir besoin de travailler.

Déjà à l'époque de mon voyage, quelques familles des Jivaros habitant dans la vallée de Gualaquiza, avaient pris la bonne habitude d'apporter leurs morts à la Mission, afin qu'ils soient inhumés en terre sainte.

Espérances de civilisation.

Le nombre de ces malheureux sauvages va tous les jours diminuant graduellement. Les

principales causes qui concourent à les décimer ainsi sont: l'effrayante mortalité des enfants, les guerres continuelles et les maladies épidémiques, parmi lesquelles on constate surtout la variole. Dans les endroits où ils se trouvent en contact avec les blancs, à toutes les autres causes de destruction il faut encore ajouter le mortel effet des boissons alcooliques dont ils sont très avides et avec lesquelles ils ne manquent pas de s'enivrer toutes les fois qu'ils en peuvent trouver l'occasion.

Les Jivaros témoignent aux blancs une grande bienveillance, car ils sont portés vers eux par

pourtant bien difficile de civiliser ces sauvages. Pour les adultes, il n'y a, hélas! guère d'espérances! Le Jivaro demandera le saint Baptême, même avec enthousiasme, surtout lorsqu'il sait que comme récompense il lui sera donné de l'étoffe ou d'autres objets; il assistera encore, et le plus sérieusement possible, aux cérémonies religieuses; mais il vous répondra toujours ironiquement si vous voulez l'inciter à modérer quelqu'un de ces instincts sauvages et brutaux.

Mais d'autre part on peut nourrir les plus belles espérances relativement aux jeunes. Si



Intérieur de la case de Ramón Fuá. - La partie réservée aux femmes.

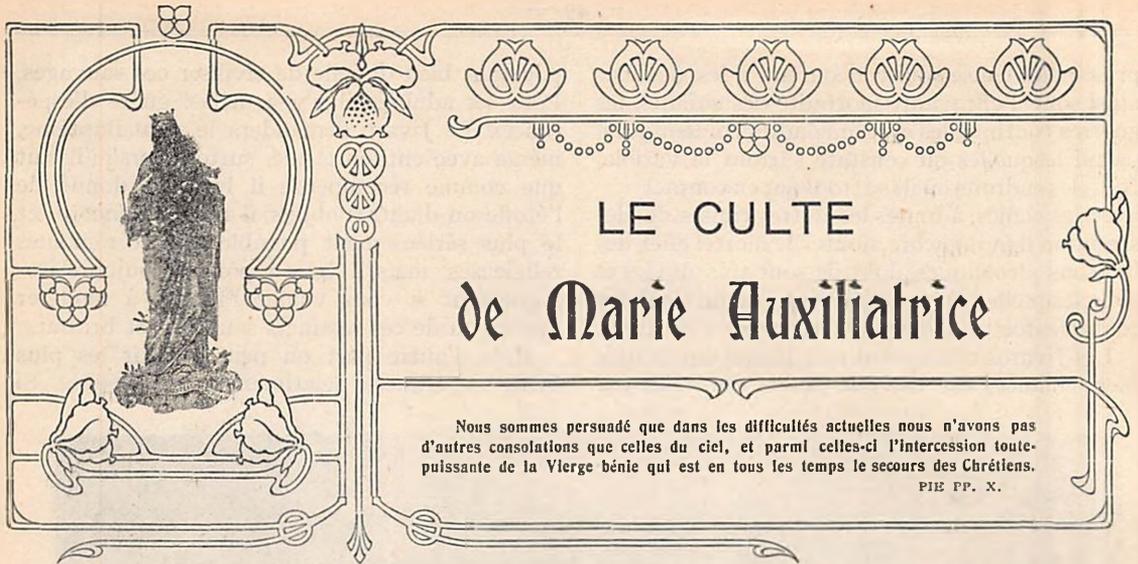
l'espérance de tirer quelque profit de leurs échanges; c'est que précisément grâce à ceux-ci, ils peuvent se munir d'instruments de fer, d'armes, de munitions, de vêtements et de parures.

Parfois cependant l'instinct sanguinaire prévaut, ainsi que le démontrent les massacres accomplis par ces sauvages, une vingtaine d'années avant mon arrivée, à Gualaquiza et à Macas. Mais il faut observer qu'en ces occasions la faute n'en est peut-être pas toute entière aux indiens, car, à ce qu'il paraît, les blancs massacrés avaient par leurs abus de puissance et leurs multiples vexations, offensé gravement l'orgueil de ces sauvages si belliqueux.

Les très zélés et dévoués Missionnaires Salésiens se sont généreusement consacrés à l'œuvre

l'on parvient, avec beaucoup de patience, à réussir à faire pénétrer en ces jeunes esprits des idées de civilisation et de moralité, on arrivera certainement à obtenir beaucoup d'eux, car ils sont très intelligents.

En ces dernières années les Missionnaires Salésiens de Gualaquiza sont déjà parvenus à faire demeurer pendant un assez long temps un certain nombre d'enfants et jeunes gens Jivaros à la Mission. Plusieurs y ont reçu une forte et saine éducation et y ont appris différents métiers. L'un d'entre eux accompagna même en 1907, le Père François (Dom François Mattana) dans son voyage en Europe. J'eus l'occasion de le voir à Turin, à l'Oratoire Salésien, et je restai vraiment édifié de sa tenue et de son savoir



Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante :

Nous recommanderons d'une manière toute particulière à la Vierge Auxiliatrice la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine.

Grâces et Faveurs

Une jeune fille très nerveuse et fort surexcitée que j'avais à mon service, résolut d'en finir avec la vie en absorbant un soporifique à une telle dose qu'il devait être fatalement mortel. Que tout médecin dise si une dose de dix grammes de Veronal n'est pas mortelle ! Comme la jeune fille n'avait pas encore paru le lendemain à 9 h. 1/2 du matin, on entra dans sa chambre où on la trouva à toute extrémité. Un médecin appelé en toute hâte pratiqua la respiration artificielle, lui fit des injections de camphre, se servit de l'appareil à oxygène, bref, employa tout ce qui est indiqué en pareil cas. Puis, la malheureuse fut transportée à la clinique où tous les docteurs déclarèrent le cas absolument désespéré. La famille fut prévenue, et l'on s'attendait à tout moment à voir la pauvre malade rendre le dernier soupir. Trois jours s'étaient déjà passés de la sorte; elle dormait toujours et devenait de plus en plus faible.

C'est alors que je fis vœu, si elle revenait à la vie, de donner vingt francs aux Œuvres de Dom Bosco et de faire publier dans le *Bulletin Salésien*, la grâce obtenue. Le cinquième jour, la malheureuse s'éveilla, reconnut sa mère et, à l'heure qu'il est, elle est complètement rétablie. Je remercie de tout cœur Notre Dame Auxiliatrice et je me hâte d'accomplir mes deux promesses.

Je vous prie en même temps de faire deux Neuvaines successives à Notre Dame Auxiliatrice et à son fidèle serviteur Dom Bosco afin d'obtenir aide et assistance dans une autre affaire absolument désespérée....

Berlin, 17 novembre 1909.

C. B.

*
**

Au cours d'une longue maladie, j'ai supplié Notre Dame Auxiliatrice de m'accorder le rétablissement de ma santé et de revenir à mon état ordinaire. Il est vrai que d'un autre côté j'ai honoré la Sainte Face et me suis servie de l'huile ayant brûlé dans son Sanctuaire de Tours. Et, après bien des inquiétudes et la crainte d'une douloureuse opération, je me suis vite remise sans médication particulière, et je me trouve absolument dans l'état de santé où j'étais, il y a un an. Ayant donc été exaucée je prie Notre Dame Auxiliatrice de vouloir bien agréer mes actions de grâces et de continuer à veiller sur moi ainsi que sur des personnes qui me sont bien chères.

La Branchoire Chambray.

DE RAYNEVAL.

*
**

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.

Depuis plusieurs mois, j'étais en proie à des afflictions morales dont je ne pouvais pas prévoir la fin. Dans cette nécessité j'ai eu recours à Notre

Dame Auxiliatrice en lui promettant quinze rosaires pour les âmes du Purgatoire et la publication de la grâce dans le *Bulletin Salésien*, si cette bonne Mère faisait cesser mes afflictions et les circonstances extérieures qui en étaient la cause. O bonté de Marie! Ma prière a été exaucée, et je viens accomplir ma promesse.

Nichteroy, (Amérique), 7 novembre 1909.

Abbé FRÉD. RIVIÈRE.

*
**

Au milieu de difficultés sérieuses j'ai invoqué Notre Dame Auxiliatrice honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, et tout s'est arrangé aussi bien que je pouvais le désirer. — J'accomplis ma promesse après une négligence de quelques mois de retard, en vous remettant sous pli un mandat-poste de vingt francs pour faire célébrer une Neuvaine de Messes applicables aux âmes du Purgatoire. Je vous serais reconnaissant de faire prier vos orphelins pour que Notre Dame Auxiliatrice me continue sa protection en cette affaire, et je vous prie de faire insérer cette faveur dans le plus prochain *Bulletin*.

Paris, 2 décembre 1909.

S. F.

*
**

Gloire et reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour m'avoir fait connaître le lieu du séjour d'un de mes parents perdu depuis quelques mois, après une neuvaine faite à cette intention. Je remercie de tout cœur cette bonne Mère et je recommande d'une manière particulière le salut de cette jeune âme à sa protection maternelle.

Merci encore à Marie Auxiliatrice pour deux autres grâces obtenues par sa puissante intercession.

Pondichéry (Indes Françaises), 24 octobre 1909.

M. R.

*
**

Une personne ayant demandé à la Très Sainte Vierge de faire réussir une affaire importante et embrouillée, a été exaucée, et elle remplit aujourd'hui la promesse faite de faire insérer dans le *Bulletin Salésien* le résultat de l'heureuse intervention de Notre Dame Auxiliatrice et fait l'offrande de dix francs promis.

Poncins, le 21 décembre 1909.

L.

*
**

Un membre de ma famille avait été frappé d'une attaque de paralysie excessivement grave au jugement des médecins. Je sollicitai sa guérison de Notre Dame Auxiliatrice avec promesse d'une offrande de dix francs et l'insertion dans le *Bulletin Salésien*. Le malade va bien mieux.

Espérant que Marie Auxiliatrice accordera la parfaite guérison, je remplis ma promesse en vous envoyant la somme par mandat international.

Vive reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice de qui j'attends avec confiance d'autres grâces bien désirées.

Hautes-Alpes, décembre 1909.

L. G.

*
**

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de lui témoigner ma reconnaissance par une insertion dans le *Bulletin* si j'obtenais la guérison de mon enfant. Ayant été exaucée, je remplis aujourd'hui ma promesse en envoyant dix francs pour les orphelins de Dom Bosco. Et je supplie notre bonne Mère de vouloir me continuer sa maternelle protection sur toute ma famille.

Givors, 22 décembre 1909.

V. G.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Annonay — Anonyme: 5 fr. en reconnaissance d'une faveur obtenue.

Annonay — M. D.: Reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice.

Banne — M.: 5 fr. pour bienfait reçu.

La Manouba — A. J. V., pour une grâce obtenue après une neuvaine de prières.

La Manouba — Anonyme, pour une grâce importante obtenue.

La Thuille — R. C.: 7 fr. pour grâce reçue.

Lille — Anonyme: 10 fr. en reconnaissance d'une aide financière obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Lyon — Anonyme: 5 fr. en reconnaissance pour une grâce obtenue.

Paris — Anonyme: 12 fr. pour l'heureuse réussite d'une affaire temporelle.

Pont-Maskinougé (Québec): M. A. R. en reconnaissance de sa guérison.

Puy-de-Dôme — O. de R.: 5 fr. en reconnaissance d'une faveur obtenue.

Saint-Nicolas (Belgique): Une enfant de Marie: 20 fr., en remerciements et pour les Œuvres Salésiennes.

Sobre-le-Chateau — T.: 2 fr. en remerciements pour une grâce obtenue.

Toulouse — C. B.: 5 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

X — C. B.: 5 fr. en reconnaissance d'une grande grâce obtenue.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

GUERNESEY - Œuvre Salésienne de « La Chaumière »

28 décembre 1909.

Très Vénéré Père,

L'Œuvre Salésienne de Guernesey vient d'entrer dans sa septième année. Aux yeux de la sagesse humaine elle ne semblait pas née viable et cependant, grâce à Dieu, elle croît non seulement en âge, mais encore en fruits toujours plus abondants de salut pour un grand nombre d'âmes.

Ce qu'elle est, je vous le disais l'an dernier, — dans l'internat: cours secondaires complets, et enseignement professionnel pour cordonniers, tailleurs et jardiniers: au dehors, les « missions » paroissiales qui comprennent la presque totalité du territoire de l'île. Rien d'essentiel n'a été ajouté à cette base établie depuis quelques années, tous nos efforts se sont portés, à développer ce qui déjà existait.

Il serait trop long d'énumérer avec détails tous les événements qui ont illustré le cours de notre année scolaire; fêtes de l'Église et fêtes non moins touchantes de la grande famille des Fils de Dom Bosco. Nous avons trop à cœur d'appliquer intégralement la méthode et l'esprit de notre Vénérable Fondateur pour ne pas donner toute leur importance à ces haltes, bienfaisantes pour l'esprit et le cœur, dans le travail journalier.

L'examen final qui a toujours été pris chez nous en grande considération, puis la distribution solennelle des prix présidée par son Excellence le Major Général Auld, gouverneur de l'île ont dignement clôturé une période scolaire qui nous a donné bien des consolations. Une surtout et non des moindres a été l'admission et l'entrée au noviciat d'Hechtel de trois de nos grands étudiants qui sont allés grossir les rangs de la phalange déjà nombreuse des ouvriers de la vigne salésienne sortis de notre maison.

Un autre de nos élèves, à l'issue de ses études classiques était entré, l'an passé, dans un Grand Séminaire de Bretagne. Là, du témoignage autorisé de ses Supérieurs, il brillait par l'éclat de réelles et solides qualités, et, en faisant honneur à l'établissement d'où il sortait, laissait espérer une carrière sacerdotale féconde, quand le Bon Dieu, dans ses impénétrables desseins, l'a appelé à Lui, à la veille de son Ordination aux Ordres Mineurs.

La nouvelle année qui s'est inaugurée en Septembre dernier s'ouvre sous les meilleures auspices. Le nombre de nos élèves, encore augmenté, s'élève au maximum que nos murs, devenus trop étroits, puissent contenir. Nous avons enfin ajouté aux autres une nouvelle classe, celle de rhétorique ou première qui parfait le cycle des études secondaires et met notre établissement à parité avec ceux du

même genre. Parmi ces soixante-dix jeunes gens qui semblent animés des meilleures dispositions pour l'étude et la prière, combien Dieu choisira-t-il de ministres pour la cause sainte des âmes et du bien? C'est le secret de sa Providence; mais, nous basant sur les résultats du passé, nous avons l'espoir bien fondé qu'il y en aura un grand nombre et que par eux s'opèrera un bien incalculable et sans fin.

Dans les œuvres paroissiales que la Providence nous a si manifestement confiées, le Bon Dieu s'est plu à encourager et à bénir nos efforts. Près de quatre cents communions pascuales, à la suite de la mission annuelle prêchée par les RR. Pères Jésuites de Jersey, un nombre toujours croissant de communions mensuelles chez les fidèles des deux sexes, l'assistance régulière aux offices dans un milieu d'émigrés ou l'indifférence sinon l'incroyance était notoire, sans parler des confréries et Sociétés de divers genres qui entretiennent l'esprit chrétien: voilà certes de quoi consoler et ranimer le zèle des dévoués confrères qui consomment leur vie dans le labeur ingrat et en apparence stérile de courir à la recherche des brebis égarées.

Les deux écoles libres qui ont été fondées, Dieu sait au prix de quelles difficultés et de quels sacrifices sont également en pleine voie de prospérité. Celle de « l'Islet » (mission St. Magloire) compte plus de cent élèves qui la fréquentent assidûment. A l'école de Bellevue attenante à notre internat, école dirigée par les Religieuses Bénédictines de Valognes, le succès tient de l'extraordinaire si l'on songe que, l'an dernier, elle eut à subir une persécution violente sous des apparences de légalité, et qu'elle semblait ne devoir plus se relever.

Voici d'ailleurs la traduction du rapport que le Rév. G. Dolman, Inspecteur délégué des écoles libres du diocèse, a adressé à Monseigneur l'évêque de Portsmouth, à la suite de sa visite et de l'examen d'instruction religieuse.

« École de Bellevue (Castel) - Guernesey — Date de l'examen: 11 Novembre 1909 - nombre des élèves 86, dont 16, non-catholiques.

« J'ai eu l'agréable surprise de trouver cette école dans un état florissant, en dépit des difficultés qu'elle a eu à surmonter. Il n'y a que deux maîtresses. Les enfants répartis en quatre divisions, ont répondu d'une façon très satisfaisante (in a very satisfactory manner) ».

Monseigneur nous a fait parvenir ce document signé et paraphé de sa propre main.

Fidèles aux enseignements et à la pratique de Notre Vénérable Père, et dociles à vos instructions qui en sont l'écho, nous nous sommes fait un devoir

de nous occuper spécialement des œuvres post-scolaires dont la nécessité s'imposait encore davantage en raison des dangers qui menacent ici la foi et la vertu des jeunes gens.

Le patronage de l'Islet fonctionne régulièrement, depuis déjà plusieurs années. Les garçons et les jeunes gens se réunissent dans une salle du presbytère de St. Magloire ; les filles à l'école tenue par les Sœurs.

Au Castel, on a inauguré depuis quelques mois des récréations et réunions pour les garçons dans l'internat même. Pour les filles ces réunions existaient auparavant chez les Religieuses Bénédictines, leurs maîtresses d'école. Ce sont de bien modestes débuts qui sont plus redevables à la constance et au zèle de ceux qui en sont chargés qu'à l'apparat dont ils pourraient s'entourer. Enfin des préparatifs sont faits, à la mission St. Yres de la Forêt, pour élever un local considérable qui servira de salle de patronage. C'est un sacrifice pécuniaire considérable, mais nous n'hésiterons pas à l'accepter, puisqu'il s'agit de garantir la persévérance chrétienne de nos jeunes paroissiens.

Toutes les œuvres salésiennes sollicitent à juste titre votre attention et vos encouragements. Daignez aussi nous bénir et nous conserver cet intérêt dont votre visite d'il y a quatre ans est une preuve inoubliable. Que votre paternelle bénédiction soit pour tous nos travaux le gage de celle du Bon Dieu et de la protection de Notre Dame Auxiliatrice. Qu'elle ranime la générosité de nos dévoués bien-faiteurs et Coopérateurs à soutenir une œuvre toute française et par son origine et par son but qui est de suppléer à l'insuffisance des écoles de formation sacerdotale et en même temps de venir en aide à la détresse morale et religieuse de nos compatriotes émigrés dans cette île.

Votre fils respectueux
Y. M. POURVÉER.

VARIÉTÉS

Le pèlerinage du Basque.



Il était onze heures du matin.

L'agent n° 217 revenait pour la cinquantième ou la soixantième fois, le long du trottoir, rue de la Cité, quand il aperçut, au milieu du parvis Notre Dame, un rassemblement déjà énorme et qui grossissait toujours. — Encore un accident ! pensa-t-il.

Et prêt à tirer son carnet pour le procès-verbal, il quitta le trottoir de son pas tranquille et traversa la foule. Au milieu, un homme était à genoux, la figure tournée vers Notre Dame. Il avait une culotte courte, des guêtres de drap, une

veste brune et serrait dans ses mains un gourdin planté devant lui et coiffé d'un béret. A côté de lui, une grande mule blanche, harnachée de pompons rouges, le poitrail enguirlandé de grelots qui tintaient, levait la tête et dressait les oreilles.

L'agent mit la main sur l'épaule de l'homme : « Lèvez-vous ! Qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous appelez-vous ? » L'homme se retourna, vit le képi, l'uniforme. Il se releva et mit son béret. Il était petit, mais tout carré, carré de tête, carré d'épaules. La mule tendit le cou, et, répondant à cette avance, il lui donna une petite tape d'amitié qui fit carillonner les grelots. Après quoi, il dit à l'agent :

« Je m'appelle José Irrigoyen. Je suis muletier à Elhioraga, à trois lieues de Saint-Jean-de-Luz ; il y a deux mois, ma femme a eu de mauvaises fièvres, et j'ai promis, si elle guérissait, de venir faire ma prière avec ma mule à Paris devant la grand'porte de Notre Dame. Ma femme a guéri ; et me voilà ! Je fais ma prière.

« — Vous faites un rassemblement.

« — Moi ? je ne rassemble rien du tout. Je n'ai besoin de personne et je ne cherche personne. Je suis venu tout seul ici d'Elhioraga, avec ma mule. Y a pas de loi, je pense, qui défende de causer sur une place avec un ami. Moi, je cause au bon Dieu. Ceux que ma conversation gêne n'ont qu'à ne pas l'écouter. Je n'écoute pas la leur. Je suis venu ici pour faire ma prière devant Notre Dame : qu'on me laisse la faire ».

La foule riait, amusée : ouvriers sortant des usines, trottins flanqués de leurs cartons, boulangers avec leurs voitures ; du haut des omnibus, les voyageurs se penchaient pour voir. Une voix éraillée glapit, à plusieurs portées du gourdin :

« — Ah ! là ! là ! Calotin, as-tu fini ? » Mais une voix tonna : « Bravo, le Basque ! ». Et d'autres, petites et grosses, répétèrent : « Bravo, le Basque, » L'agent se fâcha.

« Assez d'histoires, dit-il, suivez-moi ». Et il prit la mule à la bride. La mule recula et raidit le cou.

« Lâchez ma mule, cria Irrigoyen. Elle va vous mordre. Lâchez ma mule et laissez-moi tranquille. A quoi ça servirait-il de m'arrêter ? Faudrait que le gouvernement nourrisse ma mule. Et moi, vous ne me garderez pas toute ma vie en prison. Sitôt sorti, je reviendrais là. Je n'ai pas fait quatre cents lieues à pied pour le roi de Prusse. Vous imaginez pas que je vais m'en retourner, comme ça, refaire pour rien mes quatre autres cents lieues ! Sans vous, à l'heure qu'il est, ma prière serait déjà faite et je serais à l'auberge ; ce qui ne me déplairait pas, ni à ma mule non plus. Vous m'avez fait perdre mon temps, et

vous perdez le vôtre. Je suis venu d'Elhioraga pour faire ma prière là où je suis, et je la ferai ».

A ce moment une dame qui sortait de l'église, se faufila entre les coudes, parvint jusqu'à Irrigoyen, et lui mit un doigt sur la manche.

« Mon ami, dit-elle, je pense comme vous. Je vous approuve et je vous admire. Vous donnez là un bel exemple dont nous devons tous profiter..... Mais cependant, en persistant à vouloir faire ici votre prière (comme c'est votre droit) en pleine place publique, au milieu de cette foule, ne craignez-vous pas de paraître ridicule, et, ce qui est plus grave, d'attirer les moqueries sur la religion?... sur notre religion?... A quoi bon cette démonstration sur une place? Croyez-moi, entrez plutôt à Notre Dame, je me charge de votre mule et la ferai conduire à l'hôtel où elle sera bien soignée..... Entrez à Notre Dame. Vous priez là dans le calme, le recueillement, aussi longtemps que vous voudrez.

« — Madame, dit José, vous êtes savante et je ne suis qu'un muletier. Mais vous ne connaissez pas ma mule. J'aime l'église, et j'y vais le dimanche et fêtes sans faute, et dans la semaine quand je le peux. Mais ce que j'aime aussi, c'est le soleil, c'est le grand jour, et ce que je n'aime pas, c'est me cacher... Et puis, ce n'est pas ça l'affaire. Ce qui est promis est promis; quand je vends une mule grise, je ne livre pas une mule noire. J'ai promis de venir ici, avec ma mule, faire ma prière devant la grand'porte de Notre Dame, et je la ferai comme j'ai dit, pas autrement. Après, quand elle sera faite, j'entrerai à Notre Dame et je dirai un *Ave* pour que le bon Dieu vous fasse aimer le soleil ».

La dame leva les bras au ciel et les laissa retomber. L'agent regarda le Basque qui le regardait.

« — Allons, faites-la, votre prière, dit-il, et dépêchez-vous.

« — Je ne me dépêche jamais » dit Irrigoyen.

Il se remit à genoux, posa son gourdin devant lui et son béret sur son gourdin. La mule penchait la tête tout près de lui. Et ainsi, zébrant la foule d'un large signe de croix, large de toute la largeur de ses épaules, et ne regardant rien, ne voyant rien, si ce n'est par-dessus la cohue des têtes, le haut des tours ensoleillées, Irrigoyen, malgré ses amis et ennemis, fit sa prière comme il l'avait dit, devant la grand'porte de Notre Dame, avec sa mule.

(*Revue Mariale*).

CHARLES BAUSSAN.

Vie du Serviteur de Dieu DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.

CHAPITRE XVII.

Grâces spéciales et faits particuliers.

J'AI raconté jusqu'à présent (c'est toujours Dom Bosco qui écrit), des choses qui n'offraient rien d'extraordinaire, à moins qu'on ne veuille regarder comme extraordinaire une conduite constamment bonne, qui alla toujours se perfectionnant par l'innocence de la vie, par les œuvres de pénitence et l'exercice de la piété. On pourrait pourtant appeler une chose extraordinaire la vivacité de sa foi, la fermeté de son espérance et les ardeurs enflammées de sa charité ainsi que la persévérance dans le bien jusqu'à son dernier soupir. Mais ici dans un autre ordre d'idées, je veux raconter certaines grâces spéciales, des faits non communs qui peut-être n'échapperont pas à la critique. C'est pourquoi je crois bon de faire remarquer au lecteur que tout ce que je raconte ici, a une parfaite ressemblance dans la Bible et dans la vie des Saints, Je raconte des choses que j'ai vues de mes propres yeux, je puis assurer que j'écris scrupuleusement la vérité, m'en remettant ensuite aux réflexions du prudent lecteur.

Lorsque Dominique faisait la sainte Communion ou que le T. S. Sacrement était exposé, on le vit plusieurs fois comme ravi hors des sens jusqu'à ce qu'il fut rappelé à lui-même pour remplir ses devoirs. Il arriva un jour qu'il manqua le déjeuner, la classe et même le dîner, et personne ne savait où il était. On ne le trouvait pas à l'étude, on ne le trouvait pas au dortoir. Le Directeur, ayant été prévenu, soupçonna quelque chose de surnaturel et se rendit à l'église. En effet le bienheureux enfant était au chœur, immobile comme la pierre; il avait un pied replié sur l'autre, une main appuyée sur le pupitre de l'antiphonaire et l'autre sur la poitrine avec le visage fixé sur le Tabernacle. Il ne remuait pas les paupières. Le Directeur l'appelle: point de réponse. Il le secoue, et alors, rendu à la réalité: « Oh! dit-il, la Messe est déjà finie? — Vois, reprit le Directeur en lui présentant sa montre: il est deux heures. » Dominique s'excusa d'avoir transgressé la règle de la Maison; le Directeur l'envoya dîner, en lui disant: Si on te demande d'où tu viens, tu répondras que tu exécutais un ordre de ma part. — Par là il coupait court aux questions importunes que ses compagnons auraient pu lui faire.

Une autre fois, ayant terminé mon action de grâces, je me disposais à quitter la sacristie quand j'entendis parler dans le chœur. La voix s'arrêtait par moments comme pour donner le temps à un interlocuteur de répondre. C'était Dominique. Entre autres choses, je compris distinctement ces paroles: « Oui, mon Dieu, je vous l'ai déjà dit et je



le répète encore: je veux vous aimer jusqu'à mon dernier soupir. Si vous voyez que je doive vous offenser, envoyez-moi la mort: oui, la mort, mais que je ne pêche pas!»

Je l'ai souvent interrogé sur ce qui se passait dans ses méditations prolongées, et il me répondait en toute simplicité: — Pauvre de moi; il me vient une distraction, je perds le fil de mes prières, et je crois voir des choses si belles que les heures passent comme un moment.

Il entra un jour dans ma chambre en me disant: — Vite, venez vite avec moi, il ya une bonne œuvre à faire. — Où veux-tu me conduire? lui demandai-je. — Faites vite, hâtez-vous, ajouta-t-il. — J'hésitais encore, mais sur ses instances, et ayant déjà éprouvé d'autres fois l'importance de semblables invitations, je consentis à sortir. Il s'engagea successivement dans plusieurs rues sans s'arrêter ni parler; je le suivis de porte en porte jusqu'à ce qu'enfin il pénétra dans une maison, monta jusqu'au troisième étage et agite fortement la sonnette: — C'est là que vous devez entrer, me dit-il — et il partit aussitôt.

On m'ouvre: — Oh! vite, me dit-on, autrement il serait trop tard. Mon mari a eu le malheur de se faire protestant; il le regrette aujourd'hui profondément, et sur le point de mourir, il demande en grâce de pouvoir terminer sa vie en bon catholique.

Je m'approchai du malade qui attendait avec anxiété de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Cet acte venait d'être accompli de la manière la plus expéditive, lorsque le curé de la paroisse S. Augustin entra, ayant été appelé en toute hâte. Il eut à peine le temps de commencer l'administration de l'Extrême Onction que le malade n'était plus qu'un cadavre.

Je voulus savoir comment Dominique avait découvert ce moribond. Au lieu de répondre, il me regarda tout tristement et se mit à pleurer, de sorte que je ne lui en parlai plus.

L'innocence de sa vie, l'amour envers Dieu, le désir des choses célestes avaient élevé l'esprit de Dominique à un tel point qu'on pouvait le dire habituellement absorbé en Dieu.

Quelquefois il suspendait la récréation, tournait ses regards d'un autre côté et se mettait à se promener tout seul. Interrogé pourquoi il laissait ainsi ses compagnons, il répondait: — Je me sens assailli par mes distractions ordinaires; il me semble que le Paradis s'ouvre sur ma tête, et je dois m'éloigner de mes camarades pour ne pas leur dire des choses qui feraient rire de moi. — Un jour, on parlait en récréation de la grande récompense que Dieu réserve dans le ciel à ceux qui conservent la robe de l'innocence. Entre autres choses on disait: — les innocents sont dans le ciel les plus rapprochés de la personne de notre divin Sauveur, et ils chanteront des hymnes particuliers de gloire dans l'éternité. — Ces simples paroles suffirent pour élever vers le Seigneur l'esprit de Savio, et restant immobile, il tomba comme mort dans les bras d'un des assistants.

Il aimait à s'entretenir du Souverain Pontife, assurant à plusieurs reprises qu'il désirait le voir avant de mourir, afin de lui communiquer des choses importantes. Je l'interrogeai à ce sujet et

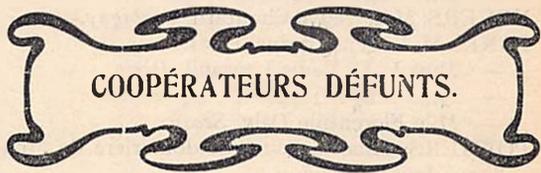
il répondit: — Je voudrais dire au Pape qu'au milieu de ses tribulations, il doit s'occuper de l'Angleterre d'une manière toute particulière, parce que Dieu prépare, dans ce royaume, un grand triomphe au Catholicisme.

— Sur quelles preuves s'appuient tes paroles?

— Les voici, mais n'en parlez à personne, pour ne pas m'exposer aux railleries. Un matin, pendant mon action de grâces, je fus surpris par une distraction très forte. Il me sembla voir une vaste plaine remplie de gens entourés d'un épais nuage. Ils marchaient, mais comme des égarés qui ne savent où mettre les pieds. Une voix me dit: Ce pays est l'Angleterre. — J'allais adresser des questions, lorsque parut le saint Pontife Pie IX, tel qu'on le représente dans les tableaux. Il tenait en main un flambeau d'une éclatante lumière. À mesure qu'il avançait, on voyait disparaître les ténèbres, et la foule immense restait dans la lumière comme en plein jour. La voix me dit encore: Ce flambeau est la religion catholique qui doit éclairer l'Angleterre. »

M'étant rendu à Rome en 1858, je racontai ces détails au saint Père qui les écouta avec intérêt. Il me dit que son intention était de travailler énergiquement à la conversion de cette contrée, et que mon récit le confirmait dans sa résolution, car, ajouta-t-il, le conseil vient d'une bonne âme, lors même qu'il ne faudrait pas lui attribuer un caractère plus élevé.

J'ometts un bon nombre de faits semblables, laissant à d'autres le soin de les publier, lorsqu'ils jugeront le moment favorable pour les faire servir à la plus grande gloire de Dieu.



†

France.

AGEN: M. le chanoine Ricaud, *St. Étienne de Ville-neuve*.

ALBI: M. l'abbé Tabarty, curé, *Riols*.

AMIENS: M. l'abbé Mantel, *Villers-Bretonneux*.

BESANÇON: M. l'abbé J. Mormot, *Etowans*.

— M. l'abbé Sauterey, curé, *Thoraise*.

BORDEAUX: M. l'abbé Charles de Crisenoy, *Archachon*.

CAMBRAI: M. le chanoine Eurard, *Cambrai*.

— M. le chanoine Debrabant, curé-doyen Notre Dame, *Hazebrouck*.

— Rév. Frère Dosithée, Convers Cistercien, *Cambrai*.

CHARTRES: M. le chanoine Denizet, curé St. Valérien, *Chateaudun*.

ÉVREUX: M. l'abbé Lavenant, curé-archiprêtre, *Pont-Audemer*.

MOULINS: R. P. Malachias, Religieux Cistercien, abbaye de *Sept-Fonts*.

ORLÉANS: M. l'abbé Paul Picard, curé, *Boynes*.

- REIMS: M. l'abbé H. G. Liebert, ancien curé-doyen, *Château-Porcien*.
- SAINT-BRIEUC: M. l'abbé J. Bourgault, ancien curé, *Étables*.
— M. l'abbé Jouany, vicaire, Cathédrale, *St. Brieuc*.
- †
- AGEN: Mme Lacoste de Lareymondie, *Nérac*.
— Mme Lyle Delpech, *Camon*.
— Mme Veuve Gauban, *Figuières*.
- AMIENS: Mme Devraime, *Athis*.
— Mme Gasnier, *Longué*.
- ANGERS: M. E. Bonnet-Allion, *Le Longeron*.
- ARRAS: Mme Françoise A. N. Viltard, *Arras*.
— Mme Jenny Dazin, *Bouillon*.
— M. Adolphe Delpierre, *St. Martin-lès-Boulogne*.
- BORDEAUX: M. Jules-Étienne de Crisenoy, *Arca-chon*.
- CAMBRAI: Mme Alphonse Brabant, *Morenchies*.
— Mme Blenez Dubar, *Roubaix*.
— M. Despinois, *Tourcoing*.
— M. Oscar Lange, *Wattrelos*.
- CHAMBÉRY: M. François Berger, *Aiguebelle*.
- CHARTRES: Mme Dupart-Guillain, *Senonches*.
- CLERMONT-FERRAND: Mme veuve Chardat-Virevaux, *Clermont*.
- COUTANCES: Mlle Louise Gombert, *Avranches*.
- GRENOBLE: Mlle Marie Larnier, *Balme-les-Grottes*.
— M. Joseph Morestin-Charpentier, *Chabons*.
— Mme Rabatel, *Corbelin*.
— Mme Brunet-Manquat, *Grenoble*.
- MARSEILLE: M. Félix Boyer, *La Ciotat*.
- MONTPELLIER: Mlle Marguerite Utéra, *Béziers*.
- NANTES: Mlle Marguerite Touzet, *Bouguenais*.
— Mlle Angèle Moreau, *Machecoul*.
- NEVERS: Mme veuve Chautard, *Corbigny*.
- PARIS: M. Eugène Borius, *Paris*.
— Mme L. M. Vedie Laurand, *Paris*.
— Mme veuve Dupuis, *Bourg-la-Reine*.
— Mlle Florentine Dely, *Sceaux*.
- POITIERS: Mme la comtesse-douairière de Mondion, *Artigny-Loudun*.
- LE PUY: M. Francisque Dupin, *S. Rambert-sur-Loire*.
- QUIMPER: M. Pierre-Marie des Jars de Keranroué, *Morlaix*.
— Mme Clémentine Texier, *Pont-Aven*.
- REIMS: M. François Laurenty, *Francheval*.
- RENNES: Mlle de la Rallaye, *Rennes*.
— Mme Anastasie Robin, *Le Verger de Talansac*.
- SAINT-BRIEUC: M. Pierre Offret, *Paimpol*.
— Mlle Fleury, *Saint Brieuc*.
— Mme Françoise Boscher, *Saint-Donan*.
- SAINT-CLAUDE: M. Lorge, *Saint-Claude*.
- TOULOUSE: Mme veuve de Latour, *Latour*.
- TOURS: M. J. B. Émile Rigodin, *Le Fresne*.
— Mme Boisseau, *Tauxigny*.
- VERSAILLES: Mme veuve Loubaud, *Roissy-en-France*.
— Mme Cozette, *St. Germain-en-Laye*.
— M. Alfred Louis M. Plauzoles, *Versailles*.
- †
- Autres pays.
- ALLEMAGNE: M. J. Ph. Siar, *Urmats*.
- ALSACE-LORRAINE: Mme veuve Linder, *Obernai*.
— Mlle Adeline Ackermann, *Colmar*.
- BELGIQUE: Rde. Mère Lekeu, Religieuse Auxiliatrice des âmes du Purgatoire, *Liège*.
— Mlle Paschale Mignolet, *Ans*.
— M. Clément Bruls, *Bruxelles*.
— Mme Albert Ophoven, *Hasselt*.
— Mme la baronne Van de Woestyne, *Herzèle*.
— M. Jean-Baptiste Bruck, *Liège*.
— Mlle Irina-Clémence Zonde, *Namur*.
— M. Dortis, *Thimister*.
— Mme M. A. Boveroux, *Wihogne*.
— M. l'abbé Jean de Pisennes, curé, *Baelen-sur-Vesdre*.
— M. l'abbé Ampe, Directeur des Sœurs de la S. Famille, *Thielt*.
— M. l'abbé Finoulst, *Wybrich-lès-Anvers*.
— Rde Sœur Marie-François-Xavier, des Religieuses de S. Augustin, *Liège*.
— M. Gustave Heirman, *Anvers*.
— M. Arnold Rijkens, *Gerdingen*.
— M. Henri de Lathuy, *Gembloux*.
— Mme Jean Curvers, *Hony-Esneux*.
— M. Jean-Joseph Crèveœur, *Lathuy*.
— Mme Jude Dujardin, *Leuze*.
— M. le Baron de Chestret de Hanefte, *Liège*.
— Mme veuve Massart Talbot, *Liège*.
— M. Frédéric Herbert, *Liège*.
— Mme Hortense Huberty, *Liège*.
— M. J. J. Lambert Delhez, *Liège*.
— M. le Baron de Podesta, *Liège*.
— M. Léonard Bovy, *Liège*.
— M. Cassian Lohest, *Liège*.
— M. E. A. Van der Heyden, *Liège*.
— Mme Thérèse Bonhomme, *Remonchamps*.
— M. Gustave Wauthier, *Salzinnes*.
— Mme Marie Louise Renotte, née Guellot, *Saint-André*.
— M. Alexandre Struyven, *Schaerbeck*.
- CANADA: Mlle Philomène Bouillé, *Deschambault*.
— Mlle Célestine Pilate, *S. Roch de Québec*.
— Mme C. Martin, *Pointe-aux-Orignaux*.
— M. J. h Aimé Huot, *Montmorency-East*.
— Mlle Marie Pelletier, *Montréal*.
- EGYPTE: M. Jean Gabaretta, *Alexandrie*.
— M. Spiridion Rivelli, *Alexandrie*.
- GRÈCE: Rde Mère Marie du Sacré-Cœur Rolle, Religieuse Ursuline, *Naxos*.
— Rde Sœur Gertrude-Joséphine Nemoz, professe tourrière Ursuline, *Naxos*.
- ITALIE: Rde. Frère Colomban, Missionnaire Capucin, *Châtillon*.
— Mme Marie-Christine Viot, *Ayas*.
— Rde Sœur Marie Léonie Marchand, professe coadjutrice du S. Cœur de Jésus, *Avigliana*.
— Mme Césarine Pession, *Vallournanche*.

